

# SOUCI ORTHOGRAPHIQUE ET ÉTYMOLOGIE AU MOYEN ÂGE: LE *DE NOTA ASPIRATIONIS* ET LE *DE DIPHTHONGIS* DU GRAMMAIRIEN APULEIUS\*

## *Orthographic Interests and Etymology in the Middle Ages: The De nota aspirationis and De diphthongis attributed to the grammarian Apuleius*

Laura BIONDI

*Università degli Studi di Milano*

RÉSUMÉ : Le *De nota aspirationis* et le *De diphthongis*, rédigés par le *magister* Apuleius au plus tard au troisième quart ou à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, sont des manuels didactiques destinés à la formation de compétences spécifiques en matière d'orthographe de la *nota aspirationis* et des diphtongues latines. Ils attestent l'intérêt médiéval pour ce domaine de la *grammatica* dans un milieu docte qui était vraisemblablement soucieux de la copie et de l'*emendatio*, ainsi que de la *lectio* des textes sacrés, et auquel étaient adressés aussi les *Artes lectoriae* et les manuels métrico-prosodiques produits entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle et organisés selon les mêmes critères structuraux. Pour évaluer la *proprietas* graphique de chaque mot latin objet de controverse, Apuleius fait systématiquement recours tant à la motivation différentielle que à l'étymologie, et l'article considère surtout les cas où le *magister* montre une idée d'étymologie qui recherche une *concordantia* du signifiant *cum re significata*. Parmi les exemples proposés, l'Auteur s'occupe de l'étymologie de *homo*, qui anticipe l'image utilisée par Dante pour décrire les gourmands du *Purgatoire* (XXIII).

*Mots-clef*: étymologie, linguistique médiévale, orthographe, latin.

\* Je tiens à manifester ma gratitude à Madame Anne Grondeux, pour avoir lu avec générosité ce travail et l'avoir proposé pour la publication dans *Voces*; cette recherche tient compte de ses suggestions, de ses corrections et de ses conseils précieux. Je remercie tout aussi chaleureusement Madame Marie-France Merger: c'est elle qui a revu et corrigé cette recherche publiée en français. Mes remerciements aussi à David Paniagua pour avoir suivi si soigneusement ce travail dans son parcours éditorial. La responsabilité de ce qu'on y lira est, naturellement, toute à ma charge.

ABSTRACT: The *De nota aspirationis* and the *De diphthongis* written by a *magister* Apuleius (the last 25 years or end of XII century) concern the orthography of the Latin *nota aspirationis* and diphthongs. They aim to teach the rules of *recta scriptura* as formulated by the *grammatica* to a milieu interested in copying, *emendatio*, and *lectio* of Sacred texts. The *Artes lectoriae* and the metro-prosodical treatises written during XIth and XIIth centuries were also addressed to this milieu and were organized following the same structural criteria as those used by Apuleius. In order to evaluate the graphic *proprietas* of every ambiguous Latin word, Apuleius systematically either employs the criterion *differentiae causa*, or etymology. The present contribution particularly concerns the cases where Apuleius shows etymology as a research for a *concordantia* between «signifiant» and *res significata*. Amongst the examples proposed, the Author deals with the etymology of Lat. *homo*, which precedes Dante's description of the physical condition inherent in the «golosi» (*Purgatory*, XXIII).

*Key words:* etymology, mediaeval linguistics, orthography, Latin language.

## 1. LES MANUELS ORTHOGRAPHIQUES DU *MAGISTER* APULEIUS: STRUCTURE ET CONTENU

Parmi les champs d'intérêt de la linguistique médiévale, celui de l'orthographe occupe une place de premier ordre, l'écriture conservant dans cette période une valeur idéologique qui s'exprime dans une exigence «di riaffermare attraverso la recuperata certezza dello scritto il primato del testo e quindi dei portatori della tradizione testuale»<sup>1</sup>.

Cette étude se propose de présenter des témoins de l'attention portée à la graphie du latin, c'est-à-dire les traités qui, au moins depuis le *Catholicon*, achevé par Jean Balbi de Gênes en 1286, sont attribués à un grammairien nommé Apuleius et qui ensuite, au XV<sup>e</sup> siècle, sont connus sous les titres *De nota aspirationis* et *De diphthongis* parmi les humanistes italiens qui s'occupaient de grammaire et d'orthographe latines (comme Niccolò Perotti, Nestore Avogadro, Pomponio Leto, Giovanni Tortelli, Cristoforo Scarpa, Giovanni Gioviano Pontano).

En dépit de leur tradition manuscrite, qui est riche mais limitée au XV<sup>e</sup> siècle et qui reflète l'intérêt porté par les humanistes italiens aux questions orthographiques et aux textes qui permettaient de puiser dans les règles de la latinité antique, on a pu reconnaître leur *testis antiquissimus* dans le *libellulus cuiusdam magistri de nota aspirationis et diptongis* du manuscrit Reims, Bibliothèque Municipale 432

<sup>1</sup> POLARA, Giovanni, «Problemi di grafia del latino fra tardo Antico e alto Medioevo», dans AA. VV., *La cultura in Italia fra tardo Antico e alto Medioevo. Atti del Convegno tenuto a Roma, CNR, dal 12 al 16 novembre 1979*, Roma, Herder, 1981, p. 475. Pour l'idée de l'écriture comme «lieu idéologique» v. CARDONA, Giorgio Raimondo, *Antropologia della scrittura*, Torino, Loescher, 1981, pp. 118-131.

(ff. 82<sup>r</sup>-98<sup>v</sup>)<sup>2</sup>. Daté du troisième quart ou de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, ce manuscrit fournit le *terminus ante quem* pour la rédaction des traités du *magister* italien et, bien que partiellement mutilé dans la section initiale du *De nota aspirationis*, il peut être considéré aussi comme *testis auctior*. Il conserve en effet la fin du *De diphthongis* (ff. 95<sup>v</sup>.22-98<sup>r</sup>.20), inconnue de la plupart des témoins<sup>3</sup> ou lisible dans quelques-uns avec des interpolations nombreuses et importantes dues à un érudit qui a voulu reconstruire les lacunes des témoins *recentiores*. Ainsi, le manuscrit rémois nous permet encore mieux d'évaluer l'œuvre grammaticale d'Apuleius pour son contenu et pour la structure selon laquelle le *magister* l'a organisé.

En tant qu'ouvrage didactique, probablement né dans un milieu scolaire —ecclésiastique ou monastique— de niveau élevé et pour les besoins de celui-ci, les traités essaient de résoudre les difficultés et les incertitudes posées par l'orthographe de la *nota aspirationis* et des diphtongues dans la plupart des mots objet de controverses chez les grammairiens latins ainsi que dans un grand nombre de mots tirés de la tradition biblique et patristique. Pour chacun d'eux et pour le choix graphique suggéré, ils donnent systématiquement des motivations d'ordre aussi bien étymologique que différentiel (afin de distinguer graphiquement des lexèmes homophones). De ce point de vue, leur valeur se manifeste dans la mesure où ils illustrent des continuités, des discontinuités, des réélaborations du savoir technographique, glossographique et lexicographique latin qui accueillait les observations sur l'orthographe en tant qu'expression de l'intérêt pour la *Latinitas*: les *Artes* (par exemple les sections *De uoce*, *De littera*, *De barbarismo*), les *Glossaria* latins et gréco-latins, les *Differentiae uerborum* et les *De orthographia* tardo-latins.

Du fait de son hétérogénéité, ce répertoire de *dubia* lexicaux ne se prête pas à être organisé selon des principes internes, logico-thématiques. Il suit au contraire le «vowel-system», critère qui, pour chaque position syllabique (*principalis*, *terminalis*, *media*) occupée par la *nota aspirationis* ou par les diphtongues, ordonne les mots *per alphabetum*, selon la lettre qui précède immédiatement ou qui suit chacune des voyelles (*a e i o y<sup>4</sup> u*), considérées individuellement: *a ante b*, *a ante c*, *a ante*

<sup>2</sup> BIONDI, Laura, «Mai, Osann e Apuleius grammaticus. Un testis antiquior del *De nota aspirationis* e del *De diphthongis*», *Acme* 50.3, 1997, 65-108 [ : 81-95]; EAD., «Apuleius, *De nota aspirationis* e *De diphthongis*. Ricognizioni su modelli strutturali e teorici in due testi medievali sull'ortografia latina», *Acme* 54.3, 2001, 73-111.

<sup>3</sup> Comme les témoins du XV<sup>e</sup> siècle choisis par Friedrich Osann pour son édition des traités d'Apuleius (*L. Caecilii Minutiani Apuleii De orthographia fragmenta et Apuleii Minoris De nota aspirationis et De diphthongis libri duo*, Edidit et animaduersionibus auxit Fridericus OSANN Professor Gissensis, Darmstadii, sumptibus C. G. Leske, 1826), dans laquelle il avait publié aussi les fragments *De orthographia* attribués à Lucius Caecilius Minutianus Apuleius, pseudonyme d'un humaniste italien peut-être à identifier avec Celio Rodigino.

<sup>4</sup> En général, <y> est considérée comme *sexta* dans la série des voyelles; chez MARTIANVS CAPELLA (*De nuptiis Philologiae et Mercurii*, 3, 258, éd. James A. WILLIS, Leipzig, Teubner, 1983): *Placet enim mihi y in uocalium numerum congregari, neque sine hoc Hyacinthus aut Cyllenius poterit annotari. sic igitur erit, ut*

*d ... e ante b, e ante c, e ante d* etc., ou chacune des diphtongues (*ae, oe*): *ae diphtongus apud latinis ante a ... Ante b quoque et c ae diphtongo non utimur. Ante d ... etc.*

Ce schéma, qui confie à la position syllabique et à l'*ordo litterarum* de cataloguer des faits linguistiques qu'on ne pourrait pas ordonner autrement, offre une aide efficace à la consultation et à la mémorisation des *exempla*, comme en témoigne son application dans quelques manuels orthographiques tardo-latins tels que le *De B muta et V uocali* d'Adamantius Martyrius (*GL* 7, 165-199, ex Cassiod. *Orthogr.*) et le *De adspiratione* d'Eutyches (*GL* 7, 199-202, ex Cassiod. *Orthogr.*). Du fait de ses caractéristiques fonctionnelles, dues à la valeur générale de l'alphabet comme critère extérieur de classification (et sans méconnaître les différences thématiques existantes), il pourrait être comparé aux solutions formelles adoptées dans les textes «*regulae type*», où l'*ordo litterarum* (ou d'autres critères de classement) est une «*arbitrary, externally-imposed sequence, lacking any intrinsic connection with the material so ordered - a counsel of despair, in a sense*»<sup>5</sup>.

---

*senae fiant uocales, semiuocales et mutae* (et 3, 233: *Nam uocales, quas Graeci septem, Romulus sex, usus posterior quinque commemorat, y uelut Graeca reiecta*); BEDA (*De arte metrica*, 1, 1.8-11 CSSL 123A KENDALL): *Y autem sextam uocalem et Z septimam decimam consonantem propter Graeca uerba, quibus consuete utuntur, adsumpsere Latini. Neque enim aliter «typum» uel «zelum» uel cetera huiusmodi quomodo scribere habebant*; ALCVINVS (*Ars PL* 101 c. 855C-D [Saxo]): *Nam y litteram sextam uocalem, causa Graecorum nominum, assumpserunt Latini, sicut et z consonantem*; ARS LAVRESHAMENSIS (*Expositio in Donatum maior*, 1, 152.37-39 CCCM 40A LÖFSTEDT): *Alii plures computauerunt, ponentes y sextam uocalem. Vt quid ergo Donatus eam non annumerauit? Ideo nempe quia ipsum y non est Latinum, sed Graecum*; MURETACH (*In Don. artem maior*, 1, 10.13-15 CCCM 40 HOLTZ): *Alii plures computauerunt, ponentes y graecam sextam uocalem. Vt quid Donatus eam non adnumerauit? Quia ipsum y non latinum, sed graecum est*. Cependant, Apuleius inclut y comme quatrième voyelle, après i, et cela peut refléter tant la prononciation latine [y] > [i] connue pour gr. υ bien avant l'époque impériale et attestée plus tard par l'*Appendix Probi* (*GL* 4, 197.27-28 KEIL: *gyrus non girus*; 199.6-8: *tynum non tunum ... myrta non murta*, etc.) et par des inscriptions et des textes littéraires encore aux VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, qu'une prononciation itacistique du gr. [y] qui est attestée en grec depuis les VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, v. notamment SCHWYZER, Eduard, *Griechische Grammatik*, München, Beck, 1, 1953<sup>2</sup>, p. 182, 233; BONIOLI, Maria, *La pronuncia del latino nelle scuole dall' Antichità al Rinascimento*, Torino, Giappichelli, 1, 1962, pp. 27-30; STOTZ, Peter, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, München, Beck, 3, 1996, pp. 73-79 (VIII § 63).

<sup>5</sup> LAW, Vivien, «The Memonic Structure of Ancient Grammatical Doctrine», dans SWIGGERS, Pierre - WOUTERS, Alfons (éd.), *Ancient Grammar: Content and Context*, Louvain, Peeters, 1996, p. 44 § 3.2. L'affinité est seulement formelle, parce que «the many Late Latin texts on metrics ... and orthography ... form a group apart», comme le souligne justement V. LAW («Late Latin Grammars in the Early Middle Ages: A Typological History», *HistL* 13, 1986, p. 192 [= EAD., *Grammar and Grammarians in the Early Middle Ages*, London - New York, Longman, 1997, p. 55]), à laquelle on doit d'avoir identifié ce groupe de textes après l'individuation d'un type «Schulgrammatik» par Karl BARWICK (*Remmius Palaemon und die römische Ars grammatica*, Leipzig, Dietrich, 1922, pp. 167-203; réimpr. Hildesheim - New York, Olms, 1967). À propos des textes «*regulae-type*» v. DE NONNO, Mario, «Le citazioni dei grammatici», dans CAVALLO, Guglielmo - FEDELI, Paolo - GIARDINA, Andrea (éd.), *Lo spazio letterario di Roma antica*, 3. *La ricezione del testo*, Roma, Salerno, 1990, pp. 633-640; LAW, V., *The History of Linguistics in Europe, from Plato to 1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, pp. 83-88.

Toutefois, c'est surtout à partir du XI<sup>e</sup> siècle que ce schéma, dans les variantes «vowel-» et «consonant-system»<sup>6</sup>, réapparaît dans les *Regulae* sur la quantité syllabique, d'abord dans le *De longitudine et breuitate sillabarum Alberici* attribué à Albéric de Mont-Cassin et daté des années 1060-1070<sup>7</sup>, puis dans le *De primis syllabis* en vers écrit par Tebalduus, dit de Plaisance, avant 1086<sup>8</sup> et dans les *Artes lectoriae*<sup>9</sup>, qui donnent des indications pour la lecture à haute voix, notamment pour

<sup>6</sup> KNEEPKENS, Cornelis H., «Another Manuscript of the *Regulae de mediis syllabis magistri Willelmi*: Cambridge, Corpus Christi College, 460», *Vivarium* 14, 1976, 156-158. Le schéma «consonant-system», où «the quantities of all five vowels are treated together, first before one consonant, and then before another, e.g. A, E, I, O, U ante B; A, E, I, O, U ante C etc. till A, E, I, O, U ante V» (DESMENSE, Wilton, «*Magister Willelmus, Regulae de mediis syllabis* edited from MS. Paris, B.N. lat. 14744», *Vivarium* 11, 1973, 123), est utilisé dans l'*Ars* de Siguinus achevée vers 1087-1088 (KNEEPKENS, Cornelis H. - REIJDERS, Harry F. [éd.], *Magister Siguinus, Ars lectoria. Un art de lecture à haute voix du onzième siècle*, Leiden, Brill, 1979, p. 33; LEONHARDT, Jürgen, *Dimensio sillabarum. Studien zur lateinischen Prosodie- und Verslehre von der Spätantike bis zur frühen Renaissance*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1989, 18, pp. 100-101, 184; 228 A 7.2; KNEEPKENS, C. H., dans STAMMERJOHANN, Harro [éd.], *Lexicon Grammaticorum*, Tübingen, Niemeyer, 1996, 862 s.v. *Siguinus* et la notice à paraître dans la nouvelle édition) et dans les *Regulae de mediis syllabis* du *magister* Willelmus (DESMENSE, W., *art. cit.*; pour d'autres références bibliographiques v. BIONDI, L., «Apuleius» *cit.*, 81-82 nn. 21-22).

<sup>7</sup> L'invention du schéma «vowel-system» avait été attribuée à Tebalduus par Stephen A. HURLBUT («A Forerunner of Alexander de Villa-Dei», *Speculum* 8, 1933, 258-259). Cependant, Diane W. ANDERSON («Medieval teaching texts on syllable quantities and the innovations from the school of Alberic of Monte Cassino», dans LANHAM, Carol D. [éd.], *Latin Grammar and Rhetoric from Classical Theory to Medieval Practice*, London - New York, Continuum, 2002, pp. 180-211) a considéré Albéric comme l'inventeur du schéma *a ante b*, selon lequel il organise le *De longitudine et breuitate principalium sillabarum Alberici* attesté par le ms. Vat. Ottob. lat. 1354 (ff. 85-90), et a reconnu dans le *De longitudine* albéricien le traité appelé *Seruiolus* par Tebalduus dans le prologue à sa *Regula de longis breuibisque* (*Quam mihi seruiolo placuit subscribere libro*, sur lequel v. HURLBUT, S. A., *art. cit.*, 261). Sur le traité albéricien du ms. Vat. Ottob. lat. 1354 v. GEHL, Paul F., «Vat. Otobonianus lat. 1354: A propos of Catalogue Notices and the History of Grammatical Pedagogy», *RHT* 8, 1978, 304-305, et les renseignements bibliographiques recueillis par LANZA, Lidia, dans *C.A.L.M.A. (Compendium Auctorum Latinorum Medii Aevi 500-1500)*, Firenze, SISMEL, I.2, 2000, pp. 102-104 [: 103 n. 6] s.v. *Albericus Casinensis mon.* À l'intérêt qu'Albéric portait aux auteurs latins classiques et à la prosodie D. W. ANDERSON a attribué aussi la composition du florilège nommé *Lexicon prosodiacum* (ms. Mont-Cassin, MS 580-I), tandis que P. F. GEHL (*Monastic Rhetoric and Grammar in the Age of Desiderius: The Works of Albericus of Montecassino*, Chicago, IL, 1976, pp. 205-216) a attribué à Albéric le *De orthographia* du ms. Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Aug. 4<sup>o</sup> 4.11.

<sup>8</sup> Cet ouvrage de Tebalduus est mentionné par Aimeri de Gâtine (ou Gastinaux), qui affirme avoir achevé son *Ars lectoria* avant 1086. Après LEONHARDT, J., *op. cit.*, A 3.5, v. KNEEPKENS, C. H., dans STAMMERJOHANN, H., *op. cit.*, 908 s.v. *Tebalduus* et 13-14 s.v. *Aimericus*; BIONDI, L., «Apuleius» *cit.*, 78-81; CASTALDI, Lucia, dans *C.A.L.M.A. cit.*, 89 s.v. *Aimericus Gastiniensis*; ANDERSON, D. W., *art. cit.*, 194.

<sup>9</sup> À propos des *Artes lectoriae* v. notamment THUROT, Charles, *Extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au Moyen Age, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale* 22.2, Paris, Imprimerie Royale, 1869, pp. 427 sq. (réimpr. Frankfurt a. M., Minerva, 1964); HURLBUT, S. A., *Florilegium Prosodiacum Florentino-Erlangense*, St. Alban, St. Alban Press, 1932, I; LECLERCQ, Jean, «Textes cisterciens dans les bibliothèques d'Allemagne», *Analecta Sacri Ordinis Cisterciensis* 7, 1951, 64-70; DESMENSE, W., *art. cit.*, 119-136; GUERREAU-JALABERT, Anita (éd.), *Abbon de Fleury Quaestiones grammaticales*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, pp. 14-15; WRIGHT, Roger, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, Cairns, 1982, pp. 224-226; MIETHANER-VENT, Karin, «Das Alphabet in der mittelalterlichen Lexicographie. Verwendungsweisen, Formen und Entwicklung des alphabetischen

les textes de la liturgie et de l'office divin. Ces ouvrages, composés pour les besoins de l'enseignement monastique et ecclésiastique et pour l'exercice quotidien de la *lectio plana*, diffèrent, dans leur architecture, des traités de métrique et de prosodie antérieurs<sup>10</sup> précisément par l'emploi de ce schéma. Son adoption au XI<sup>e</sup> siècle représente en effet une *noua regula* —comme l'affirme Tebalduus dans le prologue au *De primis syllabis*— qui est d'autant plus remarquable si l'on considère que, au moins jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, l'ordre alphabétique ne s'est pas encore affirmé de manière cohérente, comme en témoigne Papias qui, dans le prologue à son *Elementarium doctrinae rudimentum*, souligne le choix d'ordonner les mots selon l'alphabet et cela jusqu'à la seconde ou la troisième lettre<sup>11</sup>.

Donc, sans exclure qu'Apuleius ait emprunté le schéma «vowel-system» au modèle (in)directement offert par les traités orthographiques (tardo)latins —particulièrement dans le cas du *De adspiratione* d'Eutyches transmis par le *De orthographia* de Cassiodore—, le fait que les *Artes lectoriae* et surtout les *Regulae speciales*<sup>12</sup> sur la prosodie composées dans la péninsule dès 1060<sup>13</sup> utilisent le même procédé ne semble pas dû au hasard. Cette circonstance met plutôt en valeur au niveau formel

---

Anordnung», *Lexique* 4, 1983, 82-112 [: 90]; KNEEPKENS, C. H., «*Nil in ecclesia confusius quam ymni isti cantantur*», A Note on Hymn *Pange, lingua, gloriosi*», dans BASTIAENSEN, Antoon A. R. - HILHORST, Antonius - KNEEPKENS, Cornelis H. (éd.), *Fructus centesimus: Mélanges offerts à G. J. M. Bartelink*, Steenbrugis, in Abbatia S. Petri, 1989, pp. 196-197; LEONHARDT, J., *op. cit.*, pp. 99-109 et *passim*; SIVO, Vito (éd.), *Anonymi Ars lectoria e codice Parisino Latino 8499*, Bari, Levante, 1990; REYNOLDS, Suzanne, *Medieval Reading: Grammar, Rhetoric and the Classical Text*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 14; SAENGER, Paul H., *Space between Words. The Origins of Silent Reading*, Stanford, Stanford University Press, 1997, pp. 231-233; MARGUIN-HAMON, Elsa (éd.), *L'Artes lectoria Ecclesie de Jean de Garlande. Une grammaire versifiée du XIII<sup>e</sup> siècle et ses gloses*, Louvain-la-Neuve, Brepols, 2003, et, pour une comparaison avec les traités d'Apuleius, BIONDI, L., «Apuleius» *cit.*, 78-84; EAD., «Per uno studio di testi di ortografia latina del Medioevo», dans DE ANGELIS, Violetta (éd.), *Sviluppi recenti nell'antichistica. Nuovi contributi*, Milano, Cisalpino, 2004, pp. 223-233.

<sup>10</sup> Les manuels sur la quantité syllabique et les florilèges de vers classés par ordre alphabétique du mot concerné, rédigés au moins depuis le IX<sup>e</sup> siècle pour enseigner la prosodie et l'accentuation, témoignent aussi de cet intérêt. Ces thèmes, connus de la grammaire latine - qui les avait cependant étudiés d'une manière peu organique - et rendus d'autant plus nécessaires avec l'effondrement du système quantitatif des voyelles et l'évolution des diphtongues, étaient le fondement de l'apprentissage du latin et de la tradition, encore vivante, de la poésie métrique. Je n'en tiens pas compte ici parce qu'ils échappent à une comparaison structurelle avec les *Regulae* du XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>11</sup> Papias, *Vocabulista*, Venetiis, per Philippum de Pincis, 1496 (réimpr. Torino, Bottega d'Erasmus, 1966). Sur ces thèmes v. en particulier DALY, Lloyd W. - DALY, Bernardine A., «Some Techniques in Medieval Latin Lexicography», *Speculum* 39, 1964, 229-239; DALY, L. W., *Contributions to a History of Alphabetization in Antiquity and the Middle Ages*, Bruxelles, Latomus, 1967, pp. 57-59, 69-75; ROUSE, Robert H. - ROUSE, Mary A., «History of Alphabetization», dans STRAYER, Joseph R. (éd.), *Dictionary of the Middle Ages*, New York, Charles Scribner's son, 1, 1982, pp. 204-207; MIETHANER-VENT, K., *art. cit.*, 84 sq.; WEIJERS, Olga, «Lexicography in the Middle Ages», *Viator* 20, 1989, 139-141, 149-150; EAD., *Dictionnaires et répertoires au Moyen Âge. Une étude du vocabulaire*, Turnhout, Brepols, 1991, pp. 14-23, 41; LAW, V., *op. cit.*, p. 45, n. 10.

<sup>12</sup> LEONHARDT, J., *op. cit.*, pp. 129-130.

<sup>13</sup> La localisation péninsulaire de ces ouvrages et leur datation offrent des éléments (avec d'autres, v. n. 25) en faveur de la délimitation chronologique des traités d'Apuleius, dont le milieu du XI<sup>e</sup> siècle sera le *terminus post quem*; v. BIONDI, L., «Apuleius» *cit.*, 87-88.

les interrelations étroites qui, également sur un plan thématique, lient cet éventail de textes et suggèrent leur appartenance au même horizon temporel et au même milieu culturel qui, entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, a produit des instruments didactiques en innovant avec l'adoption de structures identiques pour répondre aux mêmes besoins normatifs concernant l'orthographe et la prosodie<sup>14</sup>. Ces contenus sont en effet incontournables dans l'appréhension du latin, degré préliminaire et obligé. Mais ils sont aussi un objet privilégié d'étude tant pour les *lectores* auxquels, *litterarum scientia instructi*, était confiée la lecture des textes —classiques et sacrés, sous forme de prose ou de poésie— durant les offices religieux et liturgiques et les occasions publiques, que pour les scribes, auxquels étaient confiées la copie, l'*emendatio*, la transmission du *Verbum* de Dieu, fondement de l'exégèse scripturale<sup>15</sup>. C'est à la formation de ces compétences qu'étaient probablement destinés aussi le *De nota aspirationis* et le *De diphthongis* du *magister* Apuleius.

Le souci orthographique apparaît comme le but fondamental et constitutif de ses opuscules, qui étaient consacrés à des thèmes bien connus de la *grammatica*, discipline conçue au Moyen Âge comme *scientia loquendi sine uicio*<sup>16</sup> dont la finalité est (encore) *recte scribere et recte loqui*<sup>17</sup>. Cependant, vu leur caractère sélectif et monothématique, ils ne semblent pas encore trouver de terme de comparaison valable dans la tradition (tardo)latine, ni dans celle exégétique insulaire de l'époque pré- et carolingienne, représentée par les *De orthographia* de Bède et d'Alcuin d'York<sup>18</sup>.

<sup>14</sup> Comme les *Artes legendi* et les *Regulae*, les traités d'Apuleius reflètent l'intérêt pour la critique textuelle et les problèmes philologiques posés par la transmission et la correction des textes latins littéraires et sacrés (problèmes qui avaient attiré l'attention de Cassiodore, puis de la culture carolingienne et alcuinienne). Pour ces aspects de l'ouvrage d'Apuleius, pour lequel pourrait valoir le concept d'«orthopraxis» suggéré par GEHL, P. F., «Latin Orthopraxes», dans LANHAM, C. D., *op. cit.*, pp. 1-21, v. BIONDI, L., «Apuleius» *cit.*, 77 n. 7; EAD., «Per uno studio» *cit.*, 227-233.

<sup>15</sup> D'ailleurs, les règles prosodiques sont strictement liées aux thèmes de l'orthographe et de l'étymologie: *Perfectus lector speculetur significata / assignare, legens sciatur etymologia dicta*, selon le témoignage de l'*Ars lectoria Ecclesie* de Jean de Garlande, vv. 805-806 MARGUIN-HAMON.

<sup>16</sup> Cf. ISIDORVS HISPALENSIS, *Etymologiae*, 1, 5 (*San Isidoro de Sevilla Etimologías*, Edición bilingüe. Texto latino, versión española y notas por José OROZ RETA y Manuel-A. MARCOS CASQUERO. Introducción general por Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1-2, 2000<sup>3</sup>, qui reproduit le texte établi par W. M. Lindsay): *Grammatica est scientia recte loquendi, et origo et fundamentum liberalium litterarum. Haec in disciplinis post litteras communes inuenta est, ut iam qui didicerant litteras per eam recte loquendi rationem sciatur*. Bien plus tard, on retrouve la même définition dans HVGO ST. VICTOR, *Didascalicon. De studio legendi*, 2, 30 BUTTIMER: *Grammatica est scientia loquendi sine uitio*; cf. *De scripturis et scriptoribus sacris*, PL 175 c. 20C: *Grammatica recte loqui et competenter pronuntiare uoces docet*.

<sup>17</sup> Comme l'atteste encore PETRVS HELIAS, *Summa super Priscianum*, 1, 63, 40-42 (éd. par REILLY, Leo, Toronto, Pontifical Institute of Classical Studies, 1993): *Finis cuiuslibet artis est ad quod tendit artifex per officium. Finis ergo huius artis est recte scribere et recte loqui, siue in scribendo et loquendo soloecismi et barbarismi uitatio, quod idem est cum eo quod predictum est*.

<sup>18</sup> Ce modèle est cependant assez répandu au Moyen Âge, caractérisant des textes tant grammaticaux et orthographiques que dialectiques, v. LAW, V., *The Insular Latin Grammarians*, Woodbridge, Boydell and Brewer Press, 1982, pp. 81-97. L'*Ars* du manuscrit conservé à Bergame, par exemple, en est un des témoins, v. *infra*, 35-36.

Et du fait de l'adoption du schéma «vowel-system» pour organiser leur contenu orthographique, ils se proposent comme des ouvrages de référence d'un milieu savant, des recueils de *dubia* lexicaux destinés à la didactique des maîtres et à la consultation d'élèves d'un niveau avancé (vraisemblablement des *scholastici*). Cette impression semble justifiée aussi par le rôle réservé à l'étymologie comme moyen d'établir la correction formelle d'un mot.

## 2. ORTHOGRAPHE ET ÉTYMOLOGIE

Les traités d'Apuleius poursuivent une finalité normative en matière de *recta scriptura* des mots latins où l'emploi des graphèmes pour noter l'aspiration et les diphtongues apparaît comme un objet de controverse. Cette finalité se traduit par le recours constant et systématique, à côté du principe de différenciation homonymique (*differentiae causa*), à la motivation étymologique. Instrument qui légitime et soutient une graphie, l'étymologie est une sorte de ligne de démarcation des faits concernant l'écriture du latin, dont le statut de langue apprise avait depuis longtemps accru les incertitudes et les ambiguïtés<sup>19</sup>.

Cet emploi argumentatif de l'étymologie en tant que l'un des fondements de la *correctio* avait caractérisé la réflexion des grammairiens latins. «C'est ... à ce titre» que l'étymologie, comme l'observe Françoise Desbordes, «est mentionnée dans la topique, d'Aristote à Boèce, en passant par Cicéron et Quintilien ... C'est avec cette fonction argumentative thématifiée par la rhétorique que l'étymologie intervient dans la grammaire, quand on veut soutenir, par exemple, qu'il faut dire et écrire *delirus* et non *delerus* ... parce que le mot vient de *lira* ... Cette fréquente association de l'étymologie à l'argumentation pourrait peut-être aider à comprendre la placidité avec laquelle les spécialistes anciens enregistrent volontiers deux ou plusieurs étymologies pour un même mot»<sup>20</sup>.

Dans les traités d'un *magister* qui recueille soigneusement l'héritage grammatical latin, il ne faut donc pas s'étonner de retrouver appliqués les critères reçus de la *deriuatio*, de la *compositio*, de la *translatio*, catégories d'une analyse qui appartient à une étymologie «philologique» et «plus proprement grammaticale»<sup>21</sup>, verbale

<sup>19</sup> Aux incertitudes des sources allaient s'ajouter les fluidités graphiques dues à la *consuetudo* des *moderni*, telle qu'Apuleius l'observait dans les manuscrits et les documents contemporains dont il dispose, comme il le déclare.

<sup>20</sup> DESBORDES, F., *Idées romaines sur l'écriture*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990; EAD., «La pratique étymologique des Latins», *Lexique* 14, 1998, 73-74.

<sup>21</sup> BURIDANT, Claude, «Les paramètres de l'étymologie médiévale», *Lexique* 14, 1998, 18-19. Apuleius applique ce procédé étymologique lorsqu'il observe, par exemple, la dérivation du mot *hibiscus* de *hibex* (*Asp.* f. 85<sup>r</sup>.9-13): *I ante b aspiratur in hibex sicut apud graecos et in hibiscus quod ab hibex est deriuatum. est enim hibiscus terre fetus hibicibus gratus ad edendum* (cf. PAPIAS, *Vocab.* s.v. *Hibiscus*), ou lorsqu'il affirme qu'il faut écrire <prae> dans tous les mots qu'il considère comme étant dérivés de *prae* ou composés avec elle

et interne à la langue, qui dévoile la structure d'un signe et les relations formelles qu'il entretient avec d'autres unités du système, *disciplina deriuationis* au sens large. Il ne faut pas s'étonner non plus d'y reconnaître aussi la trace d'une conception «ontologique, plus proprement rhétorique» de l'*ethimologia*, considérée comme recherche de l'*origo uocabulorum*<sup>22</sup>, conception transmise par la réflexion stoïcienne à travers les *Principia dialecticae* augustiniens et, surtout, la synthèse encyclopédique offerte par les *Etymologiae* d'Isidore de Séville<sup>23</sup>.

---

(Diph. f. 94<sup>r</sup>.7-11): *Præ in praepositione quam profecto habemus a graecis per commutationem ai in ae. omnia que per præ inchoantur diptonganda sunt quoniam a præ praepositione siue per deriuationem siue per compositionem trahuntur. per deriuationem ut praeter. per compositionem ut praehibeo praedico praecor et infinita alia.*

<sup>22</sup> Sur l'étymologie ancienne et médiévale v. notamment ROBINS, Robert H., *Ancient and Medieval Grammatical Theory in Europe*, London, Kennit Press, 1950; HUNT, Richard W., «The "Lost" Preface to the *Liber Deriuationum* of Osbern of Gloucesters», *Medieval & Renaissance Studies* 4, 1958, 270-273; KLINCK, Roswitha, *Die lateinische Etymologie des Mittelalters*, München, Fink, 1970, pp. 45-57, 65-70; DE POERCK, Guy, «*Etymologia* et *origo* à travers la tradition latine», dans AA. VV., *ANAMNHSIE Gedenboek Prof. Dr. E. A. Leemans*, Brugge, De Tempel, 1970, pp. 191-228; AMSLER, Mark E., *Etymology and Grammatical Discourse in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Amsterdam - Philadelphia, Benjamins, 1989, pp. 15-19, 44-55, 138 sq.; NIEDEREHE, Hans-Joseph, «Friedrich Diez und die Etymologie des 13. Jahrhunderts», dans NIEDEREHE, Hans-Joseph - HAARMANN, Harald (éd.), *In Memoriam Friedrich Diez*. Akten des Kolloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik (Trier, 2. - 4. Okt. 1975), Amsterdam, Benjamins, 1976, pp. 21-33; SIEBENBORN, Elmar, *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihren Kriterien. Studien zur antiken normativen Grammatik*, Amsterdam, Grüner, 1976, pp. 144 sq.; SANDERS, Willy, «Grundzüge und Wandlungen der Etymologie», dans SCHMITT, Rüdiger (éd.), *Etymologie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976, pp. 7-49; ZAMBONI, Alberto, *L'etimologia*, Bologna, Zanichelli, 1989; BARATIN, Marc, «L'étude de la pensée et de la parole dans l'Antique Stoïcisme», *Langages* 65, 1982, 9-21; WEIJERS, O., *art. cit.*, 147-149; EAD., *op. cit.*, pp. 73-82; FRESINA, Claudio, *La langue de l'Être. Essai sur l'étymologie ancienne*, Münster, Nodus, 1991; REYNOLDS, S., *op. cit.*, pp. 82-87; BURIDANT, C., «Définition et étymologie dans la lexicographie et la lexicologie médiévales», dans CHAURAND, Jacques - MAZIÈRE, Francine (éd.), *La définition. Actes du Colloque organisé par le CELEX de l'Université Paris Nord (Paris 13, Villaneuse) à Paris, le 18 et 19 novembre 1988*, Paris, Larousse, 1990, pp. 43-59; ROSIER-CATACH, Irène, «La *Grammatica practica* du ms. British Museum V A IV. Roger Bacon, les lexicographes et l'étymologie», *Lexique* 14, 1998, 97-125 et «Quelques textes sur l'étymologie au Moyen Âge», *ivi*, 221-229; BELARDI, Walter, *L'etimologia nella storia della cultura occidentale*, Roma, il Calamo, 1-2, 2002; LAW, V., *The History*, *cit.*, pp. 94-157; MALTBY, Robert, «The Role of Etymologies in Servius and Donatus», dans NIFADOPOULOS, Christos (éd.), *Etymologia. Studies in Ancient Etymology. Proceedings of the Cambridge Conference on Ancient Etymology 25-27 September 2000*, Münster, Nodus, 2003, pp. 103-118.

<sup>23</sup> Dans la vaste bibliographie sur l'étymologie isidorienne v. en particulier FONTAINE, Jacques, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, Études Augustiniennes, 1959, 2; Id., «La situation de la rhétorique dans la culture latine tardive: observations sur la théorie isidorienne de l'étymologie (*etym.* I, 29)», dans CHEVALLIER, Raymond (éd.), *Colloque sur la rhétorique Calliope*, Paris, Les Belles Lettres, 1, 1979, pp. 197-205; Id., «Grammaire sacrée et grammaire profane: Isidore de Séville devant l'exégèse biblique», dans *Tradition et actualité chez Isidore de Séville*, London, Variorum Reprints, 1988, 13.301-329; Id., *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, Brepols, 2000; AMSLER, M. E., *The Theory of Latin ethimologia in the Early Middle Ages: from Donatus to Isidore*, Ohio, Ohio State University, 1976, pp. 171-252; SCHWEICKARD, Wolfgang, «*Etymologia est origo uocabulorum* ... Zum Verständnis der Etymologiedefinition Isidors von Sevilla», *HistL* 12, 1985, 1-25; CODONER MERINO, Carmen, «Antecedentes del diccionario. El libro X de "Etymologiae"», dans AA.VV., *Los visigodos. Historia y civilización. Actas de la Semana Internacional de Estudios Visigóticos (Madrid - Toledo - Alcalá de Henares, 21-25 octubre de 1985)*, Murcia, Universidad de Murcia, 1986, pp. 351-371.

J'ai autrefois essayé de décrire ces diverses approches, telles qu'elles émergent, coexistent ou se mêlent dans les traités d'Apuleius d'une façon horizontale, qui peut admettre aussi la «prolifération dynamique» —jamais perçue comme étant négative— des interprétations pour un même mot, comme cela arrive pour *olus* (*Asp.* f. 86<sup>v</sup>.17-19: *Olus plerique aspirant sed siue ab oleo uel olo ueniat siue ab olla ut quibusdam placet merito aspiratione caret*) et pour *aes* (*Diph.* f. 92<sup>v</sup>.14-18: *Ante s ponitur in estas gatus ab areo uenientibus et in es eris quod marcus uaro ab asse alii ab auri similitudine dictum putant. Sed a quouis horum oriatur liquet quod ab eo a diptongi trahit*)<sup>24</sup>. Cependant, c'est par la comparaison entre différents procédés étymologiques, évalués en fonction de la congruence qu'ils offrent entre *significans* et *significatum*, qu'Apuleius accepte une graphie plutôt qu'une autre, introduisant dans son parcours argumentatif de nombreuses citations d'*auctoritates* (Pline du *Dubius sermo*, Varron, Priscien<sup>25</sup>, Isidore de Séville et saint Jérôme), sources de toute connaissance grammaticale, encyclopédique, morale et sacrée. Et ces considérations peuvent s'inscrire dans la ligne qui, depuis le Sévillan, reconnaît à la grammaire le rôle fondateur de tout savoir et à l'étymologie une fonction «mythographic»<sup>26</sup>. C'est grâce à cette fonction que l'étymologie conduit à rechercher l'*origo uocabulorum* et à découvrir le sens des mots à travers l'enquête des relations intrinsèques et des motivations naturelles qui lient les signes verbaux à la réalité dénommée. L'étymologie devient ainsi une modalité cognitive qui permet de saisir ou de restituer la relation de correspondance qui existait —comme le croyait la tradition stoïcienne— entre le langage et la réalité, et qui permet d'interpréter les faits extralinguistiques, les *res*, en partant des *uerba*, parce que *nisi enim nomen scieris, cognitio rerum perit*<sup>27</sup>

<sup>24</sup> BIONDI, L., «Étymologie varronienne in Apuleius, *De nota aspirationis* e *De diphthongis*, ms. Reims BM 432», *ASNP* s. IV, 3.1-2, 1998, 145-179; EAD., «Apuleius» *cit.*, 84-94.

<sup>25</sup> Apuleius mentionne dix fois Priscien, mais il puise bien plus fréquemment dans les *Institutiones*. Cette circonstance, avec l'absence de Donat parmi les autorités (déclarées ou non), peut être un indice chronologique supplémentaire pour la composition des traités orthographiques, parce que les *Institutiones* «commencent à être utilisées dans l'enseignement continental» dès la fin du premier quart du IX<sup>e</sup> siècle et la substitution de l'*Ars Donati* «ne se produit guère avant le XI<sup>e</sup>» (selon HOLTZ, Louis, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'«Ars Donati» et sa diffusion (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle) et édition critique*, Paris, CNRS, 1981, pp. 324-326). V. encore LAW, V., «Linguistics in the Earlier Middle Ages: the Insular and Carolingians Grammarians», *TPhS* 83, 1985, 171-193 (= EAD., *Grammar cit.*, 70-90); EAD., *art. cit.*, 196-198; GIBSON, Margaret T., «Milestones in the Study of Priscian c. 800 - c. 1200», *Viator* 23, 1992, 18-19.

<sup>26</sup> Au sens donné à la conception isidorienne de l'étymologie par Amsler (*op. cit.*, 239): «in his analysis of *grammatica*, Isidore's steady reliance upon such extraverbal criteria and what we have characterized as the 'mythographic' approach to *etymologia* is the model for his entire *Etymologiae* and reveals that grammar and knowledge are inextricable, that knowledge of the causes of things necessarily demands knowledge of the language which structures those things»; v. également ID., *Etymology cit.*, pp. 57 sq., 133-172; récemment aussi MAGALLÓN GARCÍA, Ana-Isabel, *La tradición gramatical de differentia y etymologia hasta Isidoro de Sevilla*, Zaragoza, Departamento de Ciencias de la Antigüedad, Universidad de Zaragoza, 1996.

<sup>27</sup> ISID. *Etym.* 1, 7, 1; cf. 1, 29, 1-2: *Etymologia est origo uocabulorum, cum uis uerbi uel nominis per interpretationem colligitur. Hanc Aristoteles σύμβολον, Cicero adnotationem nominauit, quia nomina et uerba rerum nota facit exemplo posito; utputa 'flumen', qui fluendo creuit, a fluendo dictum. Cuius cognitio saepe usum necessarium habet in interpretatione sua. Nam dum uideris unde ortum est nomen, citius uim eius intellegis. Omnis enim rei inspectio etymologia cognita planior est.*

et parce que «la nature primitive et l'essence même des choses se reconnaissent à l'étymologie des noms qui les désignent», comme l'affirme Étienne Gilson<sup>28</sup>.

La *correctio litterarum* repose donc sur la propriété «mythographique» de l'*etymologia* de donner accès à la vérité des choses, d'offrir une clé épistémologique et d'avoir une connaissance théorique du monde créé. Cette analyse n'aboutit pas seulement ni simplement à établir la graphie la plus correcte par rapport à la norme latine reçue, mais elle vise surtout à isoler et à choisir la graphie «véritable» d'un mot et à l'éclairer dans ses motivations tant linguistiques qu'extralinguistiques. Et l'adéquation des *litterae* au contenu conceptuel du *signum* n'est qu'un reflet — voire une exigence — de la connexion étroite et naturelle conçue entre celui-ci et la *res significata*, ainsi qu'entre le mot et les autres d'une même langue, et de la «coextension entre le domaine du réel et celui du discours»<sup>29</sup>, parce que, comme l'affirme encore Gilson, pour «tout penseur médiéval, lorsque deux mots se ressemblent, les choses qu'ils désignent se ressemblent, de sorte que l'on peut toujours passer de l'un de ces mots à la signification de l'autre»<sup>30</sup>.

Pour les grammairiens du Moyen Âge jusqu'à l'essor de la *dialectica*, l'étymologie est un instrument exégétique qui, s'inspirant de l'idéologie chrétienne et recréé par celle-ci, dévoile et interprète le monde sensible en tant que manifestation du divin, miroir et expression de l'ordre écrit par Dieu avec ses doigts. Comme le déclare Bernard Silvestre dans son commentaire aux six premiers livres de l'*Enéide* (BERNARDVS SILVESTR. *Comm. Aen.* 19, 29), *ethimologia diuina aperit et practica humana regit*, parce que la «conception qui va de la connaissance du mot à celle de la chose, s'appuie sur la théorie du 'vrai' mot. Adam, dans la *Genèse*, ne donne-t-il pas aux choses leur nom véritable?»<sup>31</sup>.

### 3.1. Procédés de l'étymologie «ontologique»: le recours à la *significationis causa*

L'héritage de données et de méthodes interprétatives différentes utilisé par Apuleius n'est jamais proposé mécaniquement, mais il est très souvent réélabore d'une manière

<sup>28</sup> GILSON, Étienne, *Les Idées et les Lettres*, Paris, Vrin, 1932, p. 166. Selon AMSLER (*Etymology cit.*, p. 230): «With the concept of *etymologia*, Isidore preserved language as a unified construct with reference to a unified world. Isidore's hermeneutic program is analogous to the Stoic's efforts to glimpse through revelation the true nature of reality; but unlike that of his pagan predecessors, Isidore's reality was primarily Judaeo-Christian in origin and therefore fundamentally moral and spiritual».

<sup>29</sup> ZUMTHOR, Paul, «Jonglerie et langage», *Poétique* 11, 1972, 335 (réimpr. dans ID., *Langue, texte, énigme*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 54).

<sup>30</sup> GILSON, E., *Histoire de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1962, p. 152.

<sup>31</sup> GUIETTE, Robert, «L'invention étymologique dans les lettres françaises au Moyen Âge», dans *Forme et senefiance*. Études médiévales recueillies par Jean DUFOURNET - Marcel DE GRÈVE - Herman BRAET, Genève, Droz, 1978 (= *Romanica Gandensia* 13, 1960, *Questions de littérature* - seconde série par R. Guiette, 116). Ainsi, selon AMSLER (*Etymology cit.*, p. 89), «language is a creative entity which constitutes not just human relations (language as instrument) but Being itself (language as sacrament). Grammatical discourse, then, will always follow in the wake of Being, will always approach but never completely account for language itself. But the authority of grammatical discourse derives precisely from the claim that the grammarian speaks for Being».

qui manifeste l'adhésion du *magister* à un horizon conceptuel et à des modèles d'analyse des faits linguistiques propres à la pensée médiévale sur la langue<sup>32</sup>. Les remarques sur les graphies de *fecundus* et *saeculum*, par exemple, reflètent un souci de solidarité analogique et de ressemblance formelle entre signifiant et signifié qui semble inconnu aux sources latines qui avaient traité l'étymologie de ces mots et qui, au contraire, étaient connues par Apuleius.

Pour le *magister*, dans <faecundus> la diphtongue <ae> se justifie *deriuationis causa*, parce que l'adjectif dérive du verbe *facio*, selon un procédé étymologique interne, qui atteint à l'idée d'*etymologia* comme *scientia deriuationis* (*Diph.* f. 93<sup>v</sup>.7-11):

*Fe diptongatur in ... fecundus quod a facio ducit originem. Ab eo fecundus dictum aiunt quod faciat fructum.*

Cependant, Apuleius évoque aussi l'opinion de certains (*quidam*) qui voient dans la différence graphique (<e> face à <ae>) entre *fecundus* et *faecundus* l'expression d'une différence sémantique (*Dicunt tamen quidam fecundus tunc tantum diptongandum cum de sensibilibus dicitur. Cum uero ad insensibilia differentie causa carere diptongo*), parce qu'elle serait le véhicule au niveau formel —du signifiant graphique— de la diversité (*differentiae causa*) du signifié entre <faecundus>, qui serait réservé à des référents *sensibilia*, et <fecundus>, réservé aux *insensibilia*<sup>33</sup>.

<sup>32</sup> De ce point de vue, les traités d'Apuleius se posent comme point d'observation des procédures étymologiques dans le travail d'un technicien, au cours d'une période cruciale pour la définition du statut et des limites de l'étymologie, parce qu'elle voit s'affirmer, à côté du paradigme de tradition isidorienne, une conception plus étroite de l'étymologie, innovativement conçue comme *expositio alicuius uocabuli per aliud uocabulum, siue unum, siue plura magis nota, secundum rei proprietatem et litterarum similitudinem*, selon Pierre Hélie (*Summa super Priscianum*, 1, 70, 87-96). J'ai essayé de reconnaître dans certains cas les mécanismes étymologiques de l'*expositio*. Apuleius, en effet, décompose souvent la structure formelle des mots *per litteras, per syllabas, ou per dictiones* pour en dévoiler le sens (et ainsi *alludit enim significationi trahendo argumentum per litteras uel syllabas aliunde*, comme le dira Joannes Balbi), en recherchant la convergence entre *litterarum similitudo et rei proprietates*. Ce découpage, souvent introduit par le *quasi* de tradition isidorienne (*Diph.* f. 93<sup>r</sup>.19-20: *Celebs ... secundum hisidorum quasi celo beatus*, cf. ISID. *Etym.* 10, 34: *Et caelebs dictus quasi caelo beatus*) ou par *quod* (*Asp.* f. 89<sup>v</sup>.6-7: *uehemens ... eo quod uehatur eminenter*, cf. ms. Bergame, MA 144, f. 74<sup>r</sup>.9-11: *uehemens ... dicitur ualidis eo quod uehatur eminenter*), peut amener à une réélaboration du savoir hérité sans le remplacer, v. BIONDI, L., «Apuleius» *cit.*, 93-99; EAD., «Lat. *ethimologista*: notes pour une histoire du mot», *ALMA (Bulletin du Cange)*, 59, 2001, 161-179.

<sup>33</sup> Je ne trouve pas d'autres traces de cette distinction, qui fait correspondre une supériorité ontologique à l'augmentation d'une lettre dans la séquence des graphèmes. Je me limite à observer que le recours à *sensibilis* et *insensibilis* peut renvoyer soit à la différence entre *animati* et *inanimati* par exemple ap. BOETHIVS, *In Porphyrii Isagogen comment.* 36, 1 MEISER (et 36, 14) et à la synonymie suggérée par BERNARDVS SILVESTR. *Comm. Aen.* 52 (*Commentum quod dicitur Bernardi Silvestri super sex libros Eneidos Virgilii*, éd. par Julian W. JONES - Elisabeth F. JONES, Lincoln - London, University of Nebraska Press, 1977): *Primus gradus est ab inanimatis ad animata, scilicet insensibilia, quemadmodum a lapidibus ad herbas et arbores*, soit à celle entre *animalia* et *inanimalia* ap. BEDA, *De schem. et tropis*, 2, 2, 8 sq. KENDALL (CCSL 123A), où à propos des *tropoi* de la métaphore on trouve encore *insensibilis* (cf. 2, 29: *A rebus insensibilibus, et 2, 40-42: Pedes quippe et frons et cornu et labium hominum tantum sunt et animantium, non etiam rerum insensibilium*). V. à ce propos *Thesaurus linguae Latinae*, 7.1, c. 1861.6-8 s.v. *insensibilis*; LATHAM, Ronald E. (éd.), *Dictionary of*

De la même façon, <ae> de *saeculum* est chargé de signification et de fonction sémiotique (*Diph.* ff. 94<sup>v</sup>.30-95<sup>r</sup>.1):

*Seculum per e breuem deberet notari, quoniam a sequor uel ut placet Varoni a sene deriuatū est. Sed quia rem productissimam designabat, placuit ut eius principalis sillaba significationis causa produceretur et per diptongon plane dinosceretur.*

Face aux étymologies admises *a sequor*, qu'Isidore de Séville connaissait déjà<sup>34</sup>, et *a sene*, qu'Apuleius qualifie de varronienne<sup>35</sup>, qui légitimeraient <seculum> en vertu du critère morphologique et formel de la *deriuatio* et dont <e> montrerait le maintien aussi de la quantité de /e/ des *primitiua* (*sēquor* ou *sēnex* quels qu'ils soient)<sup>36</sup>, Apuleius légitime <ae> *significationis causa car, quia rem productissimam*

---

*Medieval Latin from British Sources*, British Academy, Oxford University Press, 1971, 1, 1400 s.v. *insensibilis*, et les témoignages des lexicographes: PAPIAS, *Vocab.* s.v. *Sensibilia: Sensibilia dicimus que uix a motu corporis possunt discerni*; OSBERNVS GLOCESTRIENSIS, *Deriuationes*, 2, S III, 1-13 (*Osberno Deriazioni a cura di Paola BUSDRAGHI et alii* [édd.] sotto al direzione di Ferruccio BERTINI - Vincenzo USSANI jr., Spoleto, CISAM, 1996): *Sentio tis ... inde hic sensus sui ... et hic et hec sensibilis et hoc sensibile ... et hic et hec sensilis et hoc sensile per subtractionem medie sillabe, unde Lucretius 'ex insensibili ne credas sensile nasci' ... Sensibilis componitur insensibilis*, d'où HVGVTIO PISANVS, *Deriuationes*, 2, S85, 34-37 (*Uguccone da Pisa Deriuationes* Edizione critica princeps a cura di Enzo CECCHINI et alii, Firenze, SISMEL, 2004); *Et a sentio sensibilis -e, sensibiliter, sensibilitas: sensibile, idest sensu perceptibile scilicet aptum sentire et aptum sentiri; unde sensili -e per sincopam, in eodem sensu; Lucretius 'ex insensibili non credas sensile nasci' ... Sensibilis -e secundum aliam significationem sui uerbi dicitur intelligibilis; Priscianus 'quod patet sensibile id est intelligibile' [scil. GL III, 108,320] et sensibilis componitur insensibilis -e, insensibiliter, insensibilitas*; IOANNES BALBI, *Catholicon* (Mainz 1460; réimpr. Farnborough, Gregg International Publishers Ltd, 1971), s.v. *Sensibilis: Sensibilis a sentio tis dicitur ... idest sensu perceptibile scilicet aptum sentire et aptum sentiri unde hic et hec sensilis et hoc le per sincopam in eodem sensu ... Sensibilis eciam secundum aliam significationem sui uerbi dicitur intelligibilis. Et componitur sensibilis cum in et dicitur insensibilis secundum Hugucionem.*

<sup>34</sup> Cf. ISID. *Etym.* 5, 38, 1: *Saecula generationibus constant; et inde saecula, quod se sequantur: abeuntibus enim aliis alia succedunt.* L'étymologie *a sequor* est reprise par HRABANVS MAVRVS (*De uniuerso*, 10, 13 *PL* 111, c. 306A: *Saecula generationibus constant, et inde saecula, quod se sequantur. Abeuntibus enim aliis alii succedunt*), PAPIAS (*Vocab.* s.v. *Saecula: Saecula generationibus constant: et inde dicta quod sequantur: abeuntibus enim aliis alia succedunt*) et par d'autres lexicographes médiévaux. Cependant, dans *Etym.* 8, 11, 31 (*Vnde et eum Graeci Cronos nomen habere dicunt, id est tempus, quod filios suos fertur deuorasse, hoc est annos, quos tempos produxerit, in se reuoluit*), Isidore cite une explication qui rappelle SERV. *In Verg. Aen.* 3, 104 THILO - HAGEN (*saecula autem annos ex se natos in se reuolunt*) et CASSIOD. *In psalm.* 24, 6, 118 ADRIAEN (*Saecula dicta esse uoluerunt, quod in se iurgiter reuoluant tempora*, cf. aussi 60, 7.126A; 73, 12, 302A).

<sup>35</sup> Varrone *De lingua Latina libro VI*. Testo critico traduzione e commento a cura di Elisabetta RIGANTI, Bologna, Pàtron, 1978, 6, 2, 11: *Seclum spatium annorum centum uocarunt, dictum a sene, quod longissimum spatium senescendorum hominum id putarunt* (la durée du siècle est de cent ans, par exemple aussi pour PAVL. *FEST.* 441, 4 LINDSAY: *Saeculares ludi apud Romanos post centum annos fiebant, quia saeculum centum annos extendi existimabant*; SERV. *In Verg. Buc.* 4, 5, avec des variations, cf. *In Verg. Aen.* 8, 58).

<sup>36</sup> Cf. *Diph.* f. 95<sup>v</sup>.12-13: *Seculum a sequor uel sene*. Apuleius rappelle l'étymologie *a sequor* sans en indiquer la paternité, quoiqu'elle soit attribuée à Varron par PRIMASIVS, *In epistolam ad Hebraeos*, *PL* 68, c. 759C: *Saecula uero, ut Ouidius Naso dicit, dicuntur a sequendo, eo quod sese sequantur atque reuoluantur, teste Varrone, et Haymo Halberst. In Pauli epistolae expositio*, *PL* 117, c. 901C *Ad Hebraeos: Saecula autem, ut Ouidius Naso dicit, dicuntur a sequendo, eo quod sese sequantur, atque in se reuoluantur, teste Varrone*

*designabat placuit ut eius [scil. saeculum] principalis sillaba significationis causa produceretur.*

Dans ce paradigme conceptuel, la priorité accordée à la motivation sémantique (*significationis causa*) et le privilège attribué au référent et à ses propriétés se traduisent par la recherche d'une adéquation de l'expression au contenu grâce à l'emploi du digraphe que l'on pourrait qualifier, avec Peirce, de «hypoiconic». En effet, le choix de <ae> dans *saeculum* ne découle pas de considérations concernant la quantité syllabique. Au contraire, elle dépend —déclare-t-on— d'une intention de similitude avec le signifié, car l'écriture renvoie au concept de la durée temporelle (*rem productissimam*) —donc à la dimension référentielle— grâce à une sorte de *productio* graphique (non prosodique) et, pour ainsi dire, diagrammatiquement, au sens indiqué encore par Peirce: «Diagrams establish analogies between relations in the *signans* on the one hand, and relations of the *signatum* of the same sign on the other»<sup>37</sup>.

Le recours à <ae>, dont l'extension linéaire est double par rapport au graphème simple <e>, veut ainsi expliciter une ressemblance analogique («endophoric» selon Winfried Nöth) avec le contenu, une iconicité structurale diagrammatique, et peut se définir comme «form miming form»<sup>38</sup>. Bien que conventionnelles, opaques et fondamentalement symboliques en termes sémiotiques, les *litterae* deviennent dans cette perspective des «letter-icons» quand elles sont investies des propriétés du

([= fr. 2 MAZZARINO] cf. c. 822D: *Saecula dicuntur a sequendo, eo quod se sequantur, in semetipsa reuertendo ac redeundo*; 709A *Ad Ephesios: Saecula dicuntur eo quod sequantur et in se reuoluantur*; 812B *Ad Titum: Saecularia dicuntur a sequendo, quod in se resoluuntur: Varrone teste*); pour ces sources v. aussi *M. Terenti Varronis Fragmenta omnia quae exstant collegit recensuitque Marcello SALVADORE, Pars 1: Supplementum*, Hildesheim - Zürich - New York, Olms - Weidmann, 1999, fr. 210, 118. Apuleius au contraire mentionne l'étymologie a *sene* comme étant varronienne et cette attribution, qui est inconnue des auteurs médiévaux, est confirmée par le passage du *De lingua Latina*, 6, 2.11 et témoigne d'une plus vaste circulation au Moyen Âge de contenus (considérés) varroniens. Pour cette mention de Varron et pour les autres du Réatin explicitées par Apuleius v. BIONDI, L., «Etimologie» *cit.*, 162-163.

<sup>37</sup> PEIRCE, Charles Sanders, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*. HARTSHORNE, Charles - WEISS, Paul (édd.), Cambridge Mass., Harvard University Press. 2, 1932, p. 277.

<sup>38</sup> Le redoublement ou l'emploi de plusieurs signes est un des moyens les plus adoptés par les conventions graphiques de nombreuses langues historiques pour indiquer la quantité (et parfois la qualité aussi) des unités phonologiques, v. NÖTH, Winfried, *Handbook of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press, 1990; ID., «Semiotic Foundations of Iconicity in Language and Literature», dans FISCHER, Olga - NÄNNY, Max (édd.), *The Motivated Sign. Iconicity in Language and Literature 2*, Amsterdam - Philadelphia, Benjamins, 2001, pp. 22-23; FISCHER, Andreas, «Graphological Iconicity in Print Advertising. A Typology», dans NÄNNY, M. - FISCHER, O. (édd.), *Form Miming Meaning. Iconicity in Language and Literature 1*, Amsterdam - Philadelphia, Benjamins, 1999, pp. 259-160, et VALESIO, Paolo, «Icône e schemi nella struttura della lingua», *L&S* 2.3, 1967, 350-351: «Se noi teniamo presente che il signans linguistico è invece il signatum per quel che riguarda la sovrastruttura grafematica (in altri termini, se teniamo presente che i suoni sono i significati delle lettere), allora si può dire che due lettere consonantiche uguali scritte immediatamente l'una dopo l'altra costituiscano un'icona grafematica in una lingua come l'italiano, dove esse rappresentano un fenomeno fonetico e fonemico specifico: e precisamente la geminazione delle lettere a livello grafematico è l'icona di un aumento di tensione muscolare al livello dell'articolazione dei suoni, e di una geminazione di fonemi al livello fonemico, o morfofonemico (dal momento che l'opposizione di consonante geminata versus consonante semplice distingue, ceteris paribus, coppie minime [*minimal pairs*] in italiano, p. es., *lotto* versus *loto*, *carro* vs. *caro* ecc.)».

signifié<sup>39</sup>. Elles peuvent renvoyer à la réalité extralinguistique et manifester ainsi une *uis* expressive, dans la mesure où elles correspondent au contenu, et participent à rétablir, du côté du signifiant, la signification primitive du mot.

Le passage d'Apuleius sur *saeculum* n'avait pas échappé à Heymann Steinthal<sup>40</sup>, qui avait cru reconnaître dans ce souci de *similitudo* entre dimension formelle et dimension ontologique le principe stoïcien du «συμπάσχειν λέξεις τοῖς ὑπ' αὐτῶν σημανομένοις καὶ μιμουμέναις αὐτά»<sup>41</sup>, dont il avait attribué la paternité au grammairien Tryphon.

Dans son étude sur Lucilius, il est notoire que Ferdinand Sommer a plutôt reconduit la «συμπάσχειν-Theorie» à la phase la plus ancienne de la Stoa, donc antérieurement à Tryphon<sup>42</sup>. De son côté, Walter Belardi a efficacement démontré que

<sup>39</sup> En fait, il faudrait considérer le digraphe <ae> comme signe secondaire, suivant les observations de Josef VACHEK («Some Remarks on Writing and Phonetic Transcription», *Acta Linguistica* 5, 1945-1949, 87): «the transcribed text does not constitute the sign of the outside world, but the sign of the sign of the outside world (in other words, it is a sign of the second order)». Sur le statut sémiotique du graphème et pour les différences entre système graphique et système phonologique v. STETSON, Raymond H., «The Phoneme and the Grapheme», dans *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacques van Ginneken à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance (21 avril 1937)*, Paris, Klincksieck, 1937, pp. 353-356 (réimpr. Genève, Slatkine, 1973); PULGRAM, Ernst, «Phoneme and Grapheme: a Parallel World», *Word* 7, 1951, 15-20; Id., «Graphic and Phonic Systems: *Figurae* and Signs», *Word* 21, 1965, 208-224; HALL, Robert A., «A Theory of Graphemics», *Acta Linguistica* 8.1, 1960, 13-20; ROSIELLO, Luigi, «Grafematica, fonematica e critica testuale», *L&S* 1, 1966, 63-78.

<sup>40</sup> STEINTHAL, Heymann, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern mit besonderer Rücksicht auf die Logik*, Berlin, Dümmlers, 1, 1890<sup>2</sup> (réimpr. Hildesheim - Zürich - New York, Olms, 2001), p. 352: «Aus gleichem Grunde meinte man (Apul. de diphth. §. 25), *saeculum* sei, obwohl es von *sequor* oder *senex* komme und kurzes *e* haben müsste, doch mit *ae* zu schreiben, *quia rem productissimam designabat*». V. BIONDI, L., «Etimologie» *cit.*, 163, ainsi que «Logonomia e processi metaforici nella prassi etimologica e ortografica della latinità medievale», communication présentée à l'Istituto Orientale di Napoli, juin 2004 (journée d'étude du groupe COFIN 2002, à paraître), dans laquelle j'ai anticipé les observations de la section 3.1.

<sup>41</sup> STEINTHAL, H., *op. cit.*, pp. 351-352: «Wie wenig Leben das Sprachgefühl und auch die Onomatopöie in den Grammatikern hatte, wie sich ihr Geist schon ganz in scholastischer Weise in Wort-Abstractionen bewegte, zeigt folgender wunderliche Abweg, auf den schon einer der älteren und besten Grammatiker geriet, Tryphon. Er leitete φιλῆτης (verschieden von φιλῆτης, der Geliebte) von ὑφελέσθαι ab; das Wort stehe für ὑφειλέτης, Dieb. Durch Abwerfung (ἀφαίρεσις) des υ und ε aber und Dehnung (ἐκτάσει) des ε zu η entstehe φιλῆτης. Dies beruhe auf dem Grundsatz, ὅτι συνέπαθεν ἡ φωνὴ τῶ σημανομένῳ, ὡς ἡμισυκύκλιον / ἡμικύκλιον, λέπω: λιμός· ὁ γὰρ κλέπτης ἔνδειαν ποιεῖ· οὐ χάριν καὶ φωνῆς ἔνδειαν ἐνεδέξατο, 'dass das Wort dasselbe erfahre, was die Bedeutung'. Liege also z.B. in der Bedeutung irgend ein Mangel ausgedrückt, so werde auch dem Worte ein Buchstabe oder eine Sylbe entzogen: wie in ἡμικύκλιον Halbkreis, weil ihm etwas zum Ganzen fehle, die Sylbe συ ausgefallen sei; wie λιμός Hunger (von λέπω abgeleitet, nämlich ἡ λεῖψις τῶν ἐπιτηδείων, der Mangel am Notwendigen) von dem ursprünglichen Diphthong εἰ das ε verloren hat. Die Erklärung von φιλῆτης scheint nicht von Tryphon zu stammen, aber wol die von λιμός und ἡμικύκλιον und das Princip (Etym. M. s. vv. φιλῆτης, λιμός, Lersch das. S. 82. 87 [n.d.A. *Die Sprachphilosophie der Alten*, 3]). Hier tritt völliger Mangel an Sprachgefühl zu Tage, und es zeigt sich nur ein Herumwälzen der leeren Abstraction ἔνδεια im Verstande, daneben aber das ganz äußerliche Handtiren mit den Lauten».

<sup>42</sup> SOMMER, Ferdinand, «Lucilius als Grammatiker», *Hermes* 44, 1909, 70-77. Sommer avait surtout utilisé l'*Etymologicum Magnum*, où le critère de la «συμπάσχειν-Theorie» est énoncé plusieurs fois (*EM* 812 s.v.

«la frase di Trifone (o della sua fonte), formulata per giustificare teoreticamente certi rapporti ‘etimologici’, non è stoica anche se è espressa secondo un modo locuzionale tipicamente stoico (alludo alla costruzione sintattica di *συμπάσχειν*). Essa non avrebbe potuto essere sottoscritta da Stoici ortodossi»<sup>43</sup>. En outre, s’il est vrai que «il principio metodologico cui Trifone si appella nella ricerca etimologica è stoico solo in apparenza: come non è stoico il *συμπαθεῖν* delle *φωναί*, così non è stoico il rapporto reciproco deterministico tra enti materiali ed enti immateriali», il faut conclure avec Belardi que c’est plutôt le «Leitmotiv della *ἔνδεια* (integrato forse del suo contrarium, un *ἀύξεσις*, vista l’alternativa del meno e del più cui si rifanno Lucilio e Varrone)» qui, grâce à Cratète et à son idée de *στέρησις*, continue «una concezione stoica che, impiantata all’origine in altro contesto, veniva involontariamente a fornire un fondamento teoretico —casi di anomalia permettendolo— a quel ricercare etimologico, del resto anche alessandrino (ché da Alessandria discendeva Trifone), di coloro qui “*omnes [cioè da Crisippo ad Antipatro e da Aristofane di Bisanzio ad Apollodoro di Atene] uerba ex uerbis ita declinari scribunt, ut uerba litteras alia assumant, alia mittant, alia commutent*” [scil. VARRO, *Ling. Lat.* 6, 2]»<sup>44</sup>.

En effet c’est plutôt cette idée<sup>45</sup> qu’adoptent d’une part Lucilius<sup>46</sup>, lorsqu’il utilise «les variantes graphiques possibles à son époque dans la notation de [ī] (*i/ei*)» pour

---

χιράδες; 820 s.v. *ἄγον*) et attribué à Tryphon dans *EM* 566 s.v. *λιμός*: «ἄφειλε διὰ διφθόγγου γράφεσθαι· ἀλλὰ συνέπαθεν ἡ φωνή τῷ σημαϊνόμενῳ· ἐπειδὴ γὰρ ἔνδειαν δηλοῖ, τούτου χάριν καὶ ἔνδειαν φωνήεντος ἀνεδέξατο, ὁ Τρύφων», et *EM* 793 s.v. *φιλήτης*: «ὀξυνόμενον μὲν σημαίνει τὸν ἐραστήν· παροξυνόμενον δὲ, τὸν κλέπτην· παρὰ τὸ ὑφελῆσθαι γίνεται ὑφελέτης καὶ κατὰ ἀφαίρεσιν τοῦ Ὑ καὶ τοῦ Ε, καὶ ἐκτάσει τοῦ Ε εἰς Η, γίνεται φιλήτης, πολλὰ δὲ πάθη ἐνταῦθα γέγονε. Λέγει δὲ ὁ Τρύφων, ὅτι συνέπαθεν ἡ φωνή τῷ σημαϊνόμενῳ, ὡς ἡμικύκλιον, ἡμικύκλιον· λείπω / λιμός· Ὁ γὰρ κλέπτης ἔνδειαν ποιεῖτ’ οὐδὲ χάριν καὶ φωνῆς ἔνδειαν ἐνεδέξατο». Cependant, Sommer avait reconnu le même principe non seulement chez Lucilius et Sénèque mais aussi chez Apuleius (*art. cit.*, 74-75), qu’il lisait, comme Steinthal, dans l’édition d’Osann. Après Sommer, v. aussi KROLL, Wilhelm, *Studien zum Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart, Metzler, 1924, pp. 104-105 (réimpr. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1964).

<sup>43</sup> BELARDI, Walter, «Aspetti del linguaggio e della lingua nel pensiero degli Stoici. III. Il fondamento del metodo etimologico di Trifone», *RAL* s. 9, 5.1, 1990, 91-97 [ : 94]. Récentment, CALBOLI, Gualtiero, «Le changement de la langue et les ornements du discours», dans CELENTANO, M. Silvana - CHIRON, Pierre - NOËL, Marie-Pierre (édd.), *SkhèmalFigura*. Paris, Presses de l’École Normale Supérieure, 2004, 173, pp. 180-184, a affirmé que l’idée caractérisait aussi la pensée péripatéticienne et a suggéré que (: 182) «la doctrine appelée par Sommer “*συμπάσχειν*-Theorie” correspond à l’adaptation de la langue aux choses par *similitudo* et *uicinitas* qu’on trouve dans la formation des *πρῶτα φωναί*. Ce n’est pas la même chose —cela va sans dire—, mais ce sont les mêmes critères».

<sup>44</sup> BELARDI, W., *art. cit.*, 96.

<sup>45</sup> DESBORDES, F., *op. cit.*, p. 215: «C’est dans ce cadre que les Grecs parlent de la “sympathie” du signifiant et du signifié. On en connaît quelques exemples purement graphiques que la tradition attribue au grammairien Tryphon (Velsen 1953: 96-100). Ainsi, un mot qui signifie un ‘manque’ doit lui-même manquer de quelque chose dans son signifiant, qui subit donc une soustraction par rapport à la forme que l’étymologie ferait attendre: il faut écrire *Χιράς* (crevasse) et non, comme il est d’usage, *Χεράς*, parce que la crevasse est un manque par rapport à la main intacte (*Χεῖρ*); à l’époque de Tryphon (et depuis bien longtemps) *ι* et *ει* se prononcent de même, [ī], mais à l’écrit, *Χιράς* a l’avantage de mimer la déperdition de substance propre à son signifié».

<sup>46</sup> *Grammaticae Romanae Fragmenta* Collegit recensuit H. FUNAIOLI, Lipsiae, in aedibus Teubneri, 1907 (réimpr. Stuttgart, Teubner, 1969), 10, 36 sq. (= *GRF*); v. BELARDI, W., «I termini tecnici *tenuis/exilis*,

affirmer que «certaines formes doivent être plus pleines, plus étoffées que d'autres (*ut plenius fiat, ut pinguius fiat*), en raison de leur sens. ... Bref, on utilise la malléabilité de l'écriture pour manifester un trait sémantique ("moins", "plus") qui n'est pas marqué à l'oral»<sup>47</sup>, et d'autre part Varron<sup>48</sup>. Et il faut supposer que, peu après, ce critère «a été accepté aussi par les grammairiens en devenant un moyen stylistique ou à mi-chemin entre la stylistique et la grammaire», parce que non seulement il est «mentionné par Sénèque<sup>49</sup>, dans l'*Etymologicum Magnum* et dans l'œuvre très tardive du Pseudo-Apulée sur les diphtongues»<sup>50</sup>, mais il est attesté aussi par les observations d'Agroecius sur l'orthographe de *praemium* et sur la valeur «connotative»<sup>51</sup> de la diphtongue chez les *ueteres* (AGROECIVS, *De orthographia*, 11 PUGLIARELLO)<sup>52</sup>:

---

*plenus/pinguis e i loro antecedenti greci*», dans BELARDI, Walter - CIPRIANO, Palmira - DI GIOVINE, Paolo - MANCINI, Marco (éd.), *Studi latini e romani in memoria di Antonino Pagliaro*, Roma, Dipart. Studi Glottoantropologici Univ. La Sapienza, 1984, pp. 157-165; CIPRIANO, P., «La scrittura dei fonemi di timbro [i] secondo Nigidio Figulo e Varrone», *AGI* 70, 1985, 38-50.

<sup>47</sup> DESBORDES, F., *loc. cit.* Sur ces spéculations luciliennes v. aussi DELLA CORTE, Francesco, *La filologia latina dalle origini a Varrone*, Torino, Bona, 1937<sup>1</sup>, pp. 46-51 (Firenze, La Nuova Italia, 1981<sup>2</sup>); MARIOTTI, Italo, *Studi luciliani*, Firenze, La Nuova Italia, 1960, pp. 23-29, qui voit un autre indice de la connaissance des théories stoïciennes dans l'intérêt de Lucilius pour les solécismes, attesté par le fragment GRF 38, 46. À ce propos v. également BARATIN, M., *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Éditions de Minuit, 1989, p. 270; CALBOLI, G., *art. cit.*, 181-182.

<sup>48</sup> Ainsi STEINTHAL, H., *op. cit.*, 1, p. 353, et BARWICK, K., «Probleme der stoischen Sprachlehre und Rhetorik», *Abhandl. der sächs. Akademie der Wiss. zu Leipzig. Philol.-histor. Klasse* 49.3, 1957, 56 sq. Pour le rapport entre Varron et Lucilius v. la critique très juste portée à Della Corte par CIPRIANO, P., *art. cit.*

<sup>49</sup> STEINTHAL, en citant Sénèque (*Quaest. nat.* 2, 56, 2 OLTRAMARE: *Etiamnunc illo uerbo utebantur antiqui quo nos producta una syllaba utimur: dicimus enim ut splendēre sic fulgēre, at illis ad significandam hanc e nubibus subitae lucis eruptionem mos erat correpta media syllaba uti, ut dicerent fulgēre*) observait (*op. cit.*, 1, 352): «Man fand es recht, dass in älterer Zeit *fulgēre* mit kurzer vorletzter Sylbe gesprochen ward, *ad significandum hanc e nubibus subitae lucis eruptionem ...*».

<sup>50</sup> CALBOLI, G., *art. cit.*, 180 (en citant l'édition d'Osann), 182. BELARDI conclut en ces termes (*art. cit.*, 98-99): «Ma nella seconda metà del I secolo a. C. -l'epoca di Trifone- se il metodo di questo tipo di etimologia aveva assunto ormai la sua fisionomia definitiva, la teoria filosofica che secoli prima aveva fornito le basi per il costituirsi di tale metodo aveva perduto nella cultura di certi grammatici gran parte della sua linfa originaria. Un grammatico come Trifone, sempre più grammatico e sempre meno filosofo, non è più in grado di rivivere con personalità propria i grandi temi dello stoicismo antico. Da semplice orecchante, Trifone si appropria in modo maldestro di formule e di termini tecnici antichi, consentendoci di scoprire nella sentenziosità imitativa che caratterizza l'᾽ὄτι συνέπαθεν ἡ φωνὴ τῶ σημανομένῳ un'ombra del complesso di inferiorità che egli doveva sentire nei confronti della grande speculazione filosofica del passato»; v. aussi n. 19.

<sup>51</sup> Puisque dans ce cas, en effet, le signe graphique n'a pas une valeur fonctionnelle, j'utilise «connotatif» selon la distinction proposée pour les allographes par ROSIELLO (*art. cit.*, 72): «si definiscono connotativi quegli allografi il cui elemento di variazione rispetto all'unità (il grafema) aggiunge un qualche valore attributivo di rilevanza culturale, stilistica, di gusto letterario, o di caratterizzazione regionale, al significato dell'unità stessa». V. aussi POLARA, G., *art. cit.*, 483-485; CARDONA, G. R., *op. cit.*, p. 118: «anche nei sistemi scrittori si potrà distinguere un aspetto strutturale, denotativo, e un alone di connotazioni, non funzionali ma ideologizzate».

<sup>52</sup> *Agroecius Ars de orthographia*. Éd. par Mariarosaria PUGLIARELLO, Milano, Marzorati, 1978; cf. *GL* 7, 114, 21-115, 2. Il convient de souligner que l'observation d'Agroecius ne survit pas dans la tradition médiévale; ainsi BEDA, *De orth.* 42,872-873 JONES (*CCSL* 123A; cf. *GL* 7, 284, 23): *Praemium cum diphthongo*.

*Praemium cum diphthongo scribendum, Pretium, Praecatur sine diphthongo. Veteres enim maioris rei sermones cum diphthongo et quadam dignitate dici et scribi uoluerunt.*

Bien que limitées et peu nombreuses, ces considérations prouvent un certain souci de la réflexion linguistique latine et de ses sources grecques hellénistiques envers l'idée que «l'adéquation [*scil.* du signifiant et du signifié] doit exister et qu'on est en droit d'agir en ce sens, si ce n'est pas le cas. Et comme il est notoirement plus facile de modifier l'écriture que la parole, c'est d'abord et surtout le signifiant graphique qui sera chargé de donner une imitation au moins partielle du sens du mot»<sup>53</sup>.

Cependant, c'est justement l'attitude médiévale à l'égard d'une homologie et d'une contiguïté entre le verbal et le réel qui peut éclairer les contenus étymologiques et les intérêts pour l'orthographe du *magister* Apuleius<sup>54</sup>. C'est cette attitude qui peut motiver dans le débat sur l'orthographe de *saeculum* la réinterprétation des données tirées des sources latines –en particulier de Varron qui définit *saeculum* (d'une manière simplement explicative) comme *longissimum spatium*–, et leur extension au-delà du contexte original. En effet, Apuleius recourt à un paradigme interprétatif différent lorsqu'il justifie le choix du digraphe <ae> en vertu de l'analogie «endophoric» avec un autre signe, selon ce qu'atteste la double occurrence de *producere* dans le signifié primaire et dans celui métaphorique et métalinguistique (et la coïncidence formelle entre «vehicule» et «tenor» de ce même parcours métaphorique). C'est encore la même attitude conceptuelle qui avait amené le grammairien Virgilius Maro à distinguer entre *caelus* et *celum* (*Epist.* 1, 14, 3-4 POLARA)<sup>55</sup>:

*Sed ne longum faciam sermonis fundamentum, celum apud ueteres neutraliter nubium globum significat, qui solem lunam stellasque celare solet, et habet in plurali numero cela ... caeli autem summi habebunt in singulari nominatiuo caelus masculino genere ... Qui caelus, quia a celsitudine diriuatur, aspiratione dignus erit, at celum, quod de celando dicitur, diptongicam habere non poterit dignitatem,*

*Pretium, premo, precor, per simplicem e;* ALCVINUS, *De orth.* 285 BRUNI (Alcuino *De orthographia* Edizione critica a cura di Sandra BRUNI, Firenze, SISMEL, 1997; cf. *GL* 7, 306, 27): *Praemium cum diptongon; pretium per e simplicem;* ORTH. BERNENSIS (*GL* 8, 300, 24): *Praemium, praeceptum, praepositio, prae timore cum a. Preces, pretium sine a;* ORTH. EINSIDLENSIS (*GL* 7, 298, 30): *Praemium, praeceptum, praepositio ... in prima syllaba per diphthongon scribendum; precum, plebi, precis sine a littera scribendum.*

<sup>53</sup> DESBORDES, F., *loc. cit.*

<sup>54</sup> Au contraire, pour F. DESBORDES (*op. cit.*, p. 217) dans la culture grammaticale latine «le remplacement complet de la notation du son par la notation du sens est exclu. Les orthographistes en concluront qu'une notation partielle du sens n'a pas de raison d'être. Mais malgré leur volonté de s'en tenir à la notation du son, ils ne parviendront pas à se passer entièrement des critères de sens».

<sup>55</sup> *Virgilio Marone grammatico. Epitomi ed Epistole.* Edizione critica a cura di Giovanni POLARA. Traduzione di L. Caruso e G. Polara Con una Nota e un'Appendice, Napoli, Liguori, 1979. Cf. *Virgilius Maro grammaticus opera omnia.* Éd. par BENGT LÖFSTEDT, Monachi et Lipsiae, in aedibus K. G. Saur, 2003, 22, 342-354.

et qui fait dire à Giovanni Polara que «la differenza ortografica non è fine a se stessa, se serve a volte per distinguere il cielo divino da quello naturale ... il vecchio problema etimologico, che aveva da secoli interessato i latini, diviene per lo scrittore medievale strumento di differenziazione grafica e semantica, con una marcatura delle gerarchie di valore che passa attraverso l'istituzione di una graduatoria di dignità anche per il vocalismo»<sup>56</sup>.

L'exigence de correction, compétence nécessaire mais auxiliaire dans l'Antiquité, ne sert donc plus à la rhétorique et ne se borne plus seulement à la *grammatica*. Dans la perspective exégétique chrétienne, l'écriture est en soi un instrument révélateur d'une vérité —la Vérité qui réside en Dieu et dont le miroir est le monde créé par sa Parole—, car «l'univers des noms et celui des choses sont homologues, et ... pour comprendre le second il faut d'abord connaître le contenu du premier»<sup>57</sup>, la fonction de la grammaire étant «de tracer des chemins droits, d'établir des liens linéaires entre les symboles, les sons et les lettres, aussi bien qu'entre les mots et les propriétés physiques des choses»<sup>58</sup>. La lettre, signe graphique isolé ou linéairement combiné dans des structures différentes (*syllabae*, *dictiones*), n'a pas seulement une efficacité mnémotechnique, *propter memoriam rerum*, et n'est pas revêtué uniquement d'une «force vectoriale» (*litterae autem dictae quasi legiterae, quod iter legentibus praestent, uel quod in legendo iterentur*, comme l'affirme Isidore de Séville dans *Etym.* 1, 3, 3). En tant que moyen concret à travers lequel la signification réelle des mots et leur référent peuvent se dévoiler et se laisser manifester, elle est chargée aussi d'une valeur sacrée et mystique, celle des *mysticae litterae* attestée par Isidore (*Etym.* 1, 3, 7-9) ainsi que celle de toutes les autres lettres dont la dimension figurative ou articulatoire entraîne des propriétés symboliques et des valeurs allégoriques, comme nous le rappellent les traités médiévaux *De litteris* (ceux édités par H. Hagen, *GL* 8, 302-305 par exemple). Et s'il semble douteux «que

<sup>56</sup> POLARA, G., *art. cit.*, 484. Il ne faut pas oublier ce que Virgilius Maro dit à propos des *litterae*, en les comparant au statut de l'homme (*Epit.* 2, 1.3 POLARA): *littera mihi uidetur humanae condicionis esse similis: sicut enim homo plasto et affla et quodam caelesti igne consistit, ita et littera suo corpore –hoc est figura arte ac dicatione uelut quisdam compaginibus artubusque– suffunta est, animam habens in sensu, spiridonem in superiore contemplatione*. V. aussi LAW, V., *Wisdom, Authority and Grammar in the Seventh Century, Decoding Virgilius Maro Grammaticus*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, pp. 67-71.

<sup>57</sup> JOLIVET, Jean, «Quelques cas de 'platonisme grammatical' du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle», dans GALLAIS, Pierre - RIOU, Yves-François (édd.), *Mélanges offerts à René Crozet à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Poitiers, Société d'Études Médiévales, 1966, 1, pp. 93-99 [ : 94].

<sup>58</sup> BLOCH, Howard R., *Étymologie et généalogie. Une anthropologie littéraire du Moyen Âge français*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 68 (*Etymologies and Genealogies. A Literary Anthropology of the French Middle Ages*, Chicago, Chicago University Press, 1983), et *ivi*, 58-59: «Le désir de recommencer, de revenir à l'époque antérieure à Babel, sous-tend cette théorie du signe. Il explique l'identification de la linguistique avec la sémantique et une certaine tonalité nostalgique de la "théologie des mots". Ainsi la grammaire de l'époque qui va de Priscien à ses commentateurs du XII<sup>e</sup> siècle est-elle dominée par les concepts de signification et de définition - elle privilégie l'objet de la signification par rapport à son mode; elle insiste sur la définition "réelle" fondée sur la propriété physique; et, là où grammaire et théologie coïncident, elle a une foi surdéterminée en la transparence des signes».

le haut Moyen Âge ait eu accès aux sources cabalistiques, et à leurs spéculations fondées sur l'alphabet. Du moins, l'œuvre maîtresse qui domina sa pensée, les *Etymologiae* d'Isidore de Séville, refaites par Raban Maur vers 850, enseignent-elles la valeur significative éminente de la lettre, *index rerum*: non point par un pur symbolisme abstrait, mais en vertu d'une puissance liée au geste d'écrire, à la prise de possession qu'est la lecture. *Litteratura* se réfère à *littera* comme *signatum* à *signum*: elle dénote le réel ultime impliqué par la lettre, dans sa matérialité, comme la signature par le signe majeur que constitue la présence de quelque sujet engendrant le texte»<sup>59</sup>.

### 3.2. *Concordat etiam in hoc nomine quod est homo aspirationis nota cum re significata*

C'est justement à partir de ce fonds idéologique profondément chrétien où grammaire et théologie coïncident et où les thèmes de la signification sont considérés comme étant indissociables du rapport entre l'Être divin et sa création, qu'Apuleius élabore des réinterprétations étymologiques grâce auxquelles il peut se démarquer des sources anciennes et se rapprocher de ce «platonisme grammatical»<sup>60</sup> transmis au Moyen Âge par Frédégise de Tours, Godescalc d'Orbais, qui conçoit le langage comme étant isomorphe à la réalité extralinguistique. Le *magister* en donne un témoignage ultérieur lorsqu'il évoque encore une «sympathie du signifiant et du signifié» à propos du graphème <h> et de son rôle dans le mot *homo*. Tout d'abord, il justifie <h> dans *homo* aussi bien *derivationis causa*, en proposant l'étymologie *ex origine homo ab humo*, connue depuis Quintilien<sup>61</sup>, adoptée aussi par Isidore de Séville<sup>62</sup> et courante au Moyen Âge, que *differentiae causa*, en attribuant au graphème

<sup>59</sup> ZUMTHOR, P., *op. cit.*, pp. 16-17. Cependant, il ne faut pas oublier SCHOLEM, Gershom G., *Zur Kabbala und ihrer Symbolik*, Zürich, Rhein Verlag, 1960; v. aussi DORNSEIFF, Franz, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, Leipzig - Berlin, Teubner, 1922, et n. 82.

<sup>60</sup> JOLIVET, J., *Godescalc d'Orbais et la Trinité*, Paris, Vrin, 1958, p. 183; Id., *art. cit.*, 93-99; CHENU, M.-Dominique, «Un cas de platonisme grammatical au XII<sup>e</sup> siècle», *RSPHTh* 51, 1967, 666-668; v. aussi CURTIUS, Ernst Robert, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern, Francke, 1948, pp. 488-492; OHLY, Friedrich, «Vom geistigen Sinn des Wortes im Mittelalter», *ZDADL* 89, 1958, 1-23 (réimpr. Id., *Schriften zur mittelalterlichen Bedeutungsforschung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977, pp. 1-31); GUIETTE, R., «Symbolisme» *cit.*, pp. 29-45, et «L'invention étymologique» *cit.*, pp. 87-98. Sur la diffusion du platonisme dès les premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle et en particulier sur l'école de Chartres v. aussi CHENU, M.-D., «L'homme et la nature. Perspectives sur la renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», *AHDL* 19, 1952, 39 sq., et *La Théologie au douzième siècle*, Paris, Vrin, 1967<sup>2</sup>, p. 668 n. 12; BEIERWALTES, Werner, *Platonismus in der Philosophie des Mittelalters*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969.

<sup>61</sup> QUINTILIANVS, *Institutio oratoria*, 1, 6, 34 WINTERBOTTOM: *Etiamne sinemus hominem appellari, quia sit humo natu, quasi uero non omnibus animalibus eadem origo, aut illi primi mortales ante nomen impouerunt terrae quam sibi?*

<sup>62</sup> ISIDORVS, *Etym.* 11, 1, 4: *Homo dictus, quia ex humo est factus, sicut [et] in Genesi dicitur (2, 7) "Et creauit Deus hominem de humo terrae" ... Nam proprie homo ab humo; 10, 1: Tamen claret alia specialis in origine quorundam nominum causa, sicut homo ab humo, unde proprie homo est appellatus.*

la fonction de distinguer *homo* de *omen*, son homophone *in obliquis*<sup>63</sup>. Apuleius s'éloigne ensuite des paradigmes herméneutiques fournis par la tradition grammaticale latine pour observer que l'homme porte, inscrit sur son visage, l'image sensible de son nom par effet de l'acte divin qui lui a insufflé le *spiraculum uitae* (*Asp.* ff. 86<sup>v</sup>.19-87<sup>r</sup>.3):

*Concordat etiam in hoc nomine quod est homo aspirationis nota cum re significata. Quoniam enim hoc nomen praeter aspirationis signum notum est in facie hominis notari; nota aspirationis innexa signum [est] diuinę [aspirationis]<sup>64</sup> hominis faciei annexę, de qua facie scriptum est Et inspirauit deus in faciem eius spiraculum uitę*

Sans nier l'étymologie ontologique reçue *ex humo*, il affirme que dans le mot *homo* la *nota aspirationis* a une motivation sémantique parce qu'elle signale une concordance *cum re significata* qui a son origine dans la théologie chrétienne. Dès la Création, en particulier à partir du moment où Dieu *inspirauit in faciem eius spiraculum uitae* —comme l'atteste la Vulgate dans *Genèse, 2, 7: Formauit igitur Dominus*

<sup>63</sup> *Asp.* f. 86<sup>v</sup>.19-33: *O ante m aspiratur in homo quod ab humo ortum est ... Facit etiam aspiratio differentiam in obliquis huius nominis ab obliquis illius quod est omen ominis.*

<sup>64</sup> Le copiste du manuscrit de Reims a produit ici un texte incomplet, à imputer aussi bien à une erreur commise par lui même (par exemple un saut d'un mot à un autre), qu'à l'*exemplar*, qui pouvait présenter une lacune que le copiste n'a pas su reconnaître et résoudre. En tout cas, pour l'intelligibilité du texte, il faut intégrer le verbe 'être' (*est*) entre *signum* et *diuinę* et supposer après *diuinę* la chute d'un substantif féminin au génitif singulier, accordé avec le participe *annexę* (peut-être *sufflatio*, *insufflatio* ainsi que le mot *aspiratio*, dont la chute pourrait être expliquée comme due à un saut d'un mot au même mot).

<sup>65</sup> Dans l'iconographie médiévale, les deux moments de la Création décrits dans *Genèse 2, 7* —Dieu qui forme Adam avec du limon et qui lui insuffle l'âme et la vie— peuvent être représentés distinctement ou dans une seule scène (RÉAU, Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, Presses Universitaires de France, 2.1, 1956, pp. 71-73 [réimpr. Nendeln/Liechtstein, Kraus Reprint, 1980]). En tout cas, l'acte de Dieu qui (*ivi*, 72) «se penche vers Adam couché au pied d'un arbre pour lui insuffler une âme» est souvent représenté comme un souffle vital «suggéré par des rayons» qui émanent de sa bouche (mosaïque de Monreale) ou par une petite Psyché aux ailes de papillon, symbole de l'âme chez les Anciens (mosaïque de S. Marc de Venise). Pour cette iconographie v. encore KIRSCHBAUM, Engelbert (et alii éd.), *Lexicon der Christlichen Ikonographie*, Roma - Freiburg - Basel - Wien, Herder, 1, 1968, c. 48.5 s.v. *Adam und Eva* [SCHADE, H.]; SCHMITT, Otto (éd.), *Reallexikon zur deutschen Kunstgeschichte*, Stuttgart, Metzler, 1, 1983, cc. 131-133 s. v. *Adam und Eva* [REYGERS, Leonie]; ROMANINI, Angiola Maria (éd.), *Enciclopedia dell'arte medievale*, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1, 1991, pp. 138-145 s. v. *Adamo ed Eva* [ESCHE-BRAUNFELS, S.], 809-812 s.v. *anima* [BASCHET, J.]; 6, 1995, pp. 491-499 s. v. *Genesi* [MARINI CLARELLI, M. V.]. Comme le remarque encore L. RÉAU (*ibidem*): «Ce thème archaïque dont l'art du XII<sup>e</sup> siècle nous offre de nombreux exemples (Mosaïque du narthex de S. Marc à Venise; Fresque de S. Pietro, près de Ferentillo; Miniature de l'*Hortus Deliciarum*) et qui persiste jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle (Gravure sur bois de Virgil Solis) est modernisé dans le style de la Renaissance par Ghiberti, puis par Michel-Ange, qui montre à la Sixtine la vie transmise à Adam, comme un fluide, par la main de Dieu». Pour la miniature de l'*Hortus deliciarum* de Herrad von Hohenburg, où le souffle vital est représenté par des rayons qui, sortant de la bouche de Dieu, touchent Adam qui a la bouche ouverte et où on peut lire sur la légende placée au-dessus: *et inspirauit in faciem eius spiraculum uitae et factus est homo in animam uiuentem*, v. GREEN, Rosalie B. - EVANS, Michael - BISCHOFF, Christine - CURSCHMANN, Michael (éd.), *Herrad von Hohenbourg, Hortus deliciarum*. 1. *Commentary*. 2. *Reconstruction*, London, The Warburg Institute - The University of London, Leiden, Brill, 1, 1979, 97; 2, f. 17<sup>r</sup>, fig. 16 t. 10, et GREEN, Rosalie B., «The Adam and Eve Cycle in the *Hortus Deliciarum*», dans WEITZMANN, Kurt (éd.), *Late Classical and Mediaeval Studies in Honor of Albert Mathias Friend, Jr.*, Princeton, Princeton University Press, 1955,

*Deus hominem de limo terrae, et inspirauit in faciem eius spiraculum uitae, et factus est homo in animam uiuentem*—<sup>65</sup>, les *litterae* sont écrites (*nomen ... notari*), et même ancrées, entrelacées (*innexa*) naturellement dans la physique du corps humain. Le geste vivificateur de Dieu a instauré entre le signifiant et le signifié un rapport de représentativité iconique extrême, dans la mesure où le premier coïncide avec la signification du mot (*Nomina quippe essentiant res. Idcirco enim est homo, quia appellatur homo. Idcirco est animal, quia appellatur animal*, selon Thierry de Chartres dans son commentaire au *De Trinitate* de Boèce)<sup>66</sup> et y est étroitement uni. L'acte divin a rendu leur association évidente et transparente au plus haut degré, parce qu'il a enraciné les *litterae* dans une structure physique. Grâce à l'identité de l'aspect figuratif (*forma*) des lettres avec les contours du visage (à l'exception du <h>, *praeter aspirationis signum, v. infra*, 44), l'image visible et perceptible du mot adhère totalement à l'objet, sans médiation, et les traits graphiques concrets dont est constitué le côté signifiant du signe verbal coïncident avec la *res significata*. En vertu de ce lien intrinsèque entre signifiant et signifié, non seulement le signe verbal a été pourvu de motivation et se rend immédiatement lisible, reconnaissable et universalement interprétable parce qu'il forme une seule chose avec sa dimension visuelle, mais aussi de son signifiant découle une fonction herméneutique.

À ce niveau, «le système des relations entre les éléments de la réalité n'est que le reflet du système des relations entre les signes» et «le nom reprend ses droits et c'est lui qui motive le statut sémiologique du signifié: la forme crée le fond, le mot

---

342-343. Au XII<sup>e</sup> siècle, dans la fresque de l'église de Château-Gontier (RÉAU, L., *op. cit.*, p. 73): «Adam, couché sur le dos, les mains jointes, ouvre les yeux à la lumière. Un long trait, symbole du souffle animateur, unit la bouche du Créateur à la sienne» et le *spiraculum uitae* est représenté d'une façon analogue dans la mosaïque de Monreale et dans la fresque de Ferentillo. La miniature qui représente la création, dans la *Bible historiale* de Pierre le Mangeur du ms. Den Haag, MMW, 10B23 f. 9<sup>r</sup> (miniature de Jean Bondol, maître de la Bible de Jean de Sy), montre Dieu qui se penche vers Adam en lui soufflant dans le visage. Parmi les représentations allégoriques du souffle vital, celle de la Bible du Panthéon (datée des années 1125-1130) montre une colombe qui partant de Dieu rejoint Adam couché (Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Lat. 12958, f. 4<sup>v</sup>; v. ROMANINI, A. M., *cit.*, 1, 811), tandis que celle de la mosaïque de Saint-Marc à Venise (vers 1220), qui reflète la *Genèse* de Cotton (milieu du V<sup>e</sup> siècle, London, British Library, Cott. Otho B. VI; v. en particulier WEITZMANN, K., «Observations on the Cotton Genesis Fragments», dans ID., *Late Classical cit.*, pp. 112-131), montre une petite figure ailée (v. notamment TIKKANEN, Johan Jakob, *Die Genesismosaiken von S. Marco in Venedig und ihr Verhältniss zu den Miniaturen der Cottonbibel nebst einer Untersuchung über den Ursprung der mittelalterlichen Genesisdarstellung besonders in der byzantinischen und italienischen Kunst*, Helsingfors, Acta Societatis Scientiarum Fennicae 17, 1889, 28-32 et *passim* [réimpr. 1972, Davaco Publishers - Soest]; ROMANINI, A. M., *op. cit.*, 1, 812; 6, 492) et la légende *et inspirauit in faciem eius spiraculum uitae*.

<sup>66</sup> HARING, Nikolaus M. (éd.), *Commentaries on Boethius by Thierry of Chartres and his School*, Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, 1971, p. 171 sq. et 604 s.v. *essentiare* pour les nombreuses occurrences de ce passage; v. aussi ID., «A Commentary on Boethius' *De Trinitate* by Thierry of Chartres (*Anonymus Berolinensis*)», *AHDL* 23, 1956, 292 (et n. 4): *Nam hoc confirmat Victorinus dicens quod "nomina essentiant res". Nec est aliquid nisi nomine impositio. Etiam cum dico "aliquid" vel "res", iam nomini rem unio appellatione Cum ergo poni dicitur, et esse confirmat quod dicitur et causam notat quare. Hanc autem unitonem divini expositores ab aeterno factam fuisse et simul secundum illud 'Semel locutus est Deus' et in Verbo confirmatam asserunt.*

engendre la chose, par un procédé que l'on pourrait appeler "rétro-motivation"<sup>67</sup>. Et dans cette perspective, l'écriture a une valeur cognitive, et les lettres montrent une valeur absolue, même en dehors d'un contexte de rapports syntagmatiques qu'elles entretiennent dans l'unité-mot, réduisant leur arbitrarité sémiotique au profit d'une relation substantielle et ontologique avec la réalité extralinguistique.

Cette conception, que le manuscrit rémois du *De nota aspirationis* atteste au plus tard à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, n'est pas isolée, au moins dans un milieu savant qui s'intéressait aux questions grammaticales, et notamment orthographiques. On en trouve en effet un écho —et une explication plus articulée— dans une *Ars* copiée dans un manuscrit conservé à Bergame<sup>68</sup> et daté de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, ou de la fin du XI<sup>e</sup>. Bien qu'étant nécessaire pour distinguer *homo* des formes homophones de *omen* selon la même perspective différentielle déclarée par Apuleius, dans cette *Ars* aussi <h> se légitime *causa significationis sensus* (Bergame, Biblioteca Civica «A. Mai», ms. MA 144, f. 67<sup>v</sup>.1 sq.):

*Aliquando causa significationis sensus ut homo. Nam quamvis homo uideatur aspirari causa differentie scilicet ad differentiam omen ominis tamen aspiratur etiam causa significationis sicut post monstrabitur ... homo quomodo aspiratur causa significationis sensus? homo habet similitudines litterarum suarum praeter h in facie sua in qua praecipue cognoscitur. Nam habet duos oculos ad similitudinem duarum o. habet etiam quasi tres lineas iunctas oculis ad similitudinem m. Nam media linea m nasus est. Duę extreme lineę m. ille duę extremitates leua scilicet et dextra quibus oculi iunguntur. hanc similitudinem habent etiam animalia. quedam debent ergo illa animalia appellari homines? Nequaquam quia aspiratio iuncta facit differentiam. Quomodo? De nullis animalibus scriptum est quod dicitur inspirasset in faciem illorum spiraculum uite. De solo homine hoc scriptum est.*

Comme dans la version transmise par Apuleius, selon cette *Ars* la *nota aspirationis* est l'empreinte du *spiraculum uitae* insufflé *in faciem hominis* par Dieu. Le signifiant <omo> a sa propre raison d'être en vertu de l'identité entre dimension figurative et dimension extralinguistique, parce que la combinaison linéaire des graphèmes *concordat cum re significata* et manifeste ainsi une nature iconique. En outre, chacun des signes graphiques dont le mot se compose est «transparent letter-icon»<sup>69</sup> qui coïncide formellement avec des éléments spécifiques du référent, les traits physiques de la *facies* humaine *in qua praecipue cognoscitur (duos oculos ad*

<sup>67</sup> GUIRAUD, Pierre, *L'étymologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.

<sup>68</sup> LO MONACO, Francesco, «*Civitati autem illi magistrorum copia semper fuit* (Appunti su maestri, scuole e biblioteche a Bergamo fra i secoli XIII e XIV)», dans VILLA, Claudia - LO MONACO, Francesco (éd.), *Maestri e traduttori bergamaschi fra Medioevo e Rinascimento*, Bergamo, Civica Biblioteca Angelo Mai, 1998, pp. 27-50 (7. «Una grammatica utilizzata alla scuola dei de Apibus», 45-50, fig. XIa, b).

<sup>69</sup> Pour l'iconicité inhérente aux lettres («letter-icon») et pour le concept de «transparent letter-icon» et «translucent letter-icon» v. PATEMAN, Trevor, «Transparent and Translucent Icons», *British Journal of Aesthetics* 26.4, 1986, 380-382; NÄNNY, M., «Alphabetic Letters as Icon in Literary Texts», dans NÄNNY, M. - FISCHER, O. (éd.), *Form Miming Meaning cit.*, pp. 173-198, qui ajoute le concept de «subliminal letter-icon».

*similitudinem duarum o, quasi tres lineas iunctas oculis ad similitudinem m*), et qui pour cette raison est immédiatement reconnaissable. Ainsi, le *signans* dans sa totalité trouve sa motivation ontologique et correspond à la réalité signifiée dans l'acte divin, physique, biologique et psychique à la fois, qui crée l'homme «à l'image» et «à la ressemblance» de Dieu<sup>70</sup> et qui lui reconnaît une place privilégiée dans la hiérarchie des êtres, en lui donnant l'âme spirituelle et l'intelligence, le distinguant ainsi des animaux privés de raison.

L'idée qui veut retrouver dans le visage de l'homme les lettres qui en forment le nom, telle qu'elle est attestée au plus tard au XII<sup>e</sup> siècle par ces *magistri*<sup>71</sup>, était suffisamment connue aussi au XIII<sup>e</sup> siècle, pour que dans la *Comedia* Dante Alighieri l'utilise pour décrire la condition physique des gourmands condamnés dans le *Purgatoire* et dont, à cause de la maigreur de leur visage (DANTE ALIGHIERI, *Purgatorio*, 23, 31-33 PETROCCHI):

«Parean l'occhiaie anella senza gemme: / chi nel viso de li uomini legge «omo» / ben avria quivi conosciuta l'emme»<sup>72</sup>.

<sup>70</sup> La bibliographie sur le thème de l'image et de la ressemblance est très vaste; je me bornerai à indiquer CHENU, M. D., *La Théologie cit.*; JAVELET, Robert, *Image et ressemblance au douzième siècle de saint Anselme à Alain de Lille*, Strasbourg, Université de Strasbourg, 1-2, 1967; SCHWANZ, Peter, *Imago Dei als christologisch-anthropologischer Problem in der Geschichte der alten Kirche von Paulus bis Clemens von Alexandrien*, Halle, Niemeyer, 1970; HAMMAN, Adalbert-Gautier, *L'homme image de Dieu. Essai d'une anthropologie chrétienne dans l'Eglise des cinq premiers siècles*, Paris, Desclée, 1987; ID. (éd.), *L'uomo immagine somigliante di Dio*, Torino, Edizioni Paoline, 1991. V. aussi AMSLER, M. E., *op. cit.*, pp. 107-126; DAHAN, Gilbert, «Nommer les Êtres: exégèse et théories du langage dans les commentaires médiévaux de *Genèse* 2, 19-20», dans EBBESEN, Sten (éd.), *Sprachtheorie in Spätantike und Mittelalter*, Tübingen, Narr, 1981, pp. 55-74; DE GANDILLAC, Maurice, «Langage et connaissance religieuse dans le christianisme du Moyen Âge latin», dans BECKMANN, Jan P. - HONNEFELDER, Ludger - JÜSSEN, Gabriel (éd.), *Sprache und Erkenntnis im Mittelalter*. Akten des VI. internationalen Kongresses für mittelalterliche Philosophie der Société internationale pour l'étude de la philosophie médiévale 29. August - 3. September 1977 in Bonn, Berlin - New York, de Gruyter, 1981, pp. 193-210 et NAGAKURA, Hisako, «Le problème du langage dans la théologie de l'image de Dieu chez saint Bonaventure et saint Thomas», *ivi*, pp. 952-960; BLOCH, H. R., *op. cit.*, 50 sq.; EDWARDS, Mark, «Christ, Tropology, and Exegesis», dans BOYS-STONES, George R. (éd.), *Metaphor, Allegory, and the Classical Tradition. Ancient Thought and Modern Revisions*, Oxford, Oxford University Press, 2003, pp. 235-278.

<sup>71</sup> À ma connaissance, les considérations de l'*Ars* du manuscrit de Bergame et celles d'Apuleius offrent le témoignage le plus ancien de cette idée qui semble inconnue des commentaires sur la *Genèse* et, en général, aussi de la tradition hexamérique médiévale. L'identité entre l'aspect figuratif de l'écriture et son signifié n'est pas étrangère à Dante, qui l'emploie encore pour décrire sa rencontre avec les âmes du ciel de Iupiter (*Dante Alighieri La Divina Commedia*. Testo critico stabilito da Giorgio PETROCCHI con una sua nota introduttiva sul testo della *Commedia*, Torino, Einaudi, 1975, *Paradiso*, 18, 76-117): «sì dentro ai lumi sante creature / volitando cantavano, e faciensi / or D, or I, or L in sue figure. / Prima, cantando, a sua nota moviensi; / poi, diventando l'un di questi segni, / un poco s'arrestavano e taciensi. ... Mostrarsi dunque in cinque volte sette / vocali e consonanti ... Poscia nell'emme del vocabol quinto / rimasero ordinate, sì che Giove / pareva argento li d'oro distinto. / E vidi scendere altre luci dove / era il colmo dell'emme, e li quietarsi / cantando, credo, il ben ch'a sé le move...».

<sup>72</sup> Dans l'édition de SANGUINETI on peut lire (*Dantis Alagherii Comedia*. Edizione critica per cura di Federico SANGUINETI, Firenze, SISMEL, 2001, *ad loc.*): «Parea: l'occhiai[e] anella senza gemme: / chi nel viso degli òmini legge 'omo' / bene avria ivi conosciuto l'emme».

Dante y fait allusion comme à une croyance encore répandue parmi ses contemporains (*chi ... legge «omo»*), une opinion vulgate<sup>73</sup> qui, en effet, est partagée par les théologiens et les prédicateurs mystiques —dominicains ou franciscains comme Berthold de Ratisbonne (v. *infra*)— et que Dante «utilizza e ripropone qui in un contesto in cui l'uomo è figurativamente espresso nel suo corrispondente simbolico della scrittura: quasi per non dimenticare, a causa dell'attuale deformazione, o per esprimere il marchio profond e indelebile dell'essere uomo. Questa impresa memoria di sé rappresenta la soglia estrema del proprio essere, ma corrotta dalla vita, dalla storia, dagli avvenimenti: e questa soglia Dante deve oltrepassare per entrer e in perfetta sintonia con quella dimension e "uomo" che la simbolica scritta imprime sul volto di tutti»<sup>74</sup>.

La tradition manuscrite ne laisse pas reconnaître dans *omo* ou dans *homo* (qui est en effet attesté) la forme originellement choisie par Dante. Et pourtant il va de soi qu'il devait croire que Dieu avait inspiré dans le visage humain le mot *homo* dans la sacralité qui était propre au latin<sup>75</sup>. À ce propos, il faut remarquer que la plupart des premiers commentaires de la *Comedia* en latin comme en langue vulgaire présupposent le latin *homo* (comme le fait aussi Berthold de Ratisbonne dans son sermon), puisqu'ils précisent que <h> n'est pas visible en tant que *nota aspirationis*, ajoutant ainsi une observation qui provenait d'une "vulgate" grammaticale.

Dès la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, en effet, plusieurs commentateurs de la *Comedia* qui prêtent attention à ce tercet se soucient d'éclairer le caractère elliptique de l'image poétique de Dante en indiquant ces traits de la face humaine dont le contour rappelle celui des lettres de *omo*. Toutefois, ils déclarent aussi que <h>

<sup>73</sup> STOTZ, P., *op. cit.*, p. 156 n. 10 (VIII § 118.3) rappelle: «Nach einer sich bei DANTE, Purgatorio 23, 31-33, äußernden Anschauung bildet der Name des Menschen (lat. *omo*, ait. *òmo*) sich im menschlichen Gesicht ab (zwei kleine o in die Rundungen eines unzialen M eingeschrieben: Augen, Augenbrauen, Nase)».

<sup>74</sup> ANGIOLILLO, Giuliana, *La nuova frontiera della tanatologia. Le biografie della Commedia*, 2. *Purgatorio*, Firenze, Olschki, 1996, p. 249.

<sup>75</sup> J'omets de considérer la question des *tres linguae sacrae* et de la primauté reconnue à l'hébreu sur le grec et le latin, qui est marginale dans notre cas. Pour la langue originelle v. la bibliographie recueillie par DAHAN, G., «Nommer» *cit.*; GRONDEUX, Anne, «La question des langues avant 1200», dans *La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge. Problèmes pour l'historien*, *MEFRM* 117.2, 2005, 665-695. Et bien que «les exégètes ne disent jamais que Dieu parle telle ou telle langue» et que, la parole de Dieu étant intérieure, «la voix divine n'a besoin ni de bouche ni d'oreille: les paroles de Dieu ne sont pas perçues par les oreilles d'Adam, souligne saint Thomas d'Aquin» (BOURGAÏN, Pascale, «Réflexions médiévales sur les langues de savoir», dans BURY, Emmanuel [éd.], *Tous vos gens à latin. Le latin, langue savante, langue mondaine (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2005, pp. 23-24), Dante, qui ne connaissait pas l'hébreu, présume (et il doit le faire) la forme latine *homo*. Signalons ACCARDO, Salvatore, *Capitoli danteschi*, Roma, Bonacci, 1976, p. 88; PANICARA, Vittorio, *Canto XXIII*, dans GÜNTERT, Georges - PICONE, Michelangelo (édd.), *Lectura Dantis Turicensis. Purgatorio*, Firenze, Cesati, 2001, p. 367: «Perché ignorare la facile parentela, in fondo anche troppo evidente, tra OMO e il latino *homo*? La scarnificazione sul volto dei golosi tende alla M gotica maiuscola così come l'uomo, in una visione escatologica, dovrà annullare se stesso, secondo l'insegnamento dei mistici, di fronte a Dio». Pour la diffusion de l'image des «anella senza gemme» v. SANER, Reginald A., «Gemless Ring's' in *Purgatorio XXIII and Lear*», *Romance Notes* 10, 1968, 163-167.

n'y est pas reconnaissable parce que ce n'est pas une *littera*; ils semblent donc présupposer la forme latine *homo*. Par exemple, dans les gloses latines attribuées à l'Anonyme Latin<sup>76</sup>, notamment dans celles de l'Anonyme Lombard rédigées avant 1326, on peut lire:

*Vult dicere quod adeo erant macre et sine carne ille tales umbre, quod concauitates oculorum eius uidebantur annuli sine lapide. Et quod uolentes in humana facie legere hanc dictionem homo, bene discernissent in faciem ipsorum hanc licteram M; quod M dicitur esse nasus cum arcubus superciliorum descendendo inferius per tympora, quia tale M resultat; oculi autem ponuntur loco gemini O; et sic habes homo. H uero non ponitur quia non est lictera, set aspirationis nota.*

Dans les *Chiose Filippine* le commentateur se réfère aussi au statut de <h> par rapport aux autres lettres<sup>77</sup>:

*et tunc posset ibi legi ista dicio OMO, quia seclusa et remota H, que non est littera significatiua, sed aspiracio, quia prima fouea unius oculi esset unum O, illa tria ossa, siue tres linee de osse nasi, essent M et alia fossa alterius oculi esset unum aliud O; et sic esset completa ista dicio OMO sine H,*

et de même Benvenuto de Imola y fait allusion d'une manière plus précise (4, 53-54)<sup>78</sup>:

*Hic poeta adducit tertiam comparationem ad manifestandam formam istorum dicens: l'occhiaie, idest, sedes oculorum, parean anella senza gemme, quod probat per aliud argumentum; quia ille, chi legge omo nel viso degli uomini bene avria quivi conosciuto l'emme. Hoc dicit, quia istud nomen homo est descriptum in facie eius; nam ibi sunt duo oculi sicut duæ literæ, o, et linea nasi cum duobus arcubus superciliorum faciunt formam huius literæ M; H uero non est litera sed aspirationis nota; ideo facile poterat quis legere M in facie istorum famelicorum. Et hic nota quod Ouidius ubi supra describens famem dicit similiter quod habebat oculos cauos, capillos hirtos, labia alba, dentes rubiginosos, cutim duram et subtilem, per quam poterant uideri omnia intestina...*

Cette précision est commune aux commentateurs en langue vulgaire aussi, comme Francesco de Buti qui, dans la révision de 1396, écrit (2, 554-555)<sup>79</sup>: «dicesi che

<sup>76</sup> CIOFFARI, Vincenzo (éd.), *Anonymous Latin Commentary on Dante's Commedia. Reconstructed Text*, Spoleto, CISAM, 1989, 190e, mais pour une critique de cette édition v. ALESSIO, Gian Carlo, *Medioevo Romano* 17, 1992, 296-303. Pour le *status quaestionis* et la bibliographie v. BELLOMO, Saverio, *Dizionario dei commentatori danteschi. L'esegesi della Commedia da Iacopo Alighieri a Nidobeato*, Firenze, Olschki, 2004, pp. 102-111.

<sup>77</sup> MAZZUCCHI, Andrea, *Chiose Filippine ms. CF 216 della Biblioteca Oratoriana dei Girolamini di Napoli*, Roma, Salerno, 2002, 2, pp. 917-918; bibliographie dans BELLOMO, S., *op. cit.*, pp. 218-221.

<sup>78</sup> BENVENTVS DE IMOLA, *Comentum super Comoediam*, Florentiae, Barbèra, 1887; V. pour la bibliographie BELLOMO, S., *op. cit.*, pp. 142-162.

<sup>79</sup> *Comento di Francesco da Buti sopra la Divina Comedia di Dante Allighieri*. Éd. par. GIANNINI, Crescentino, Pisa, Nistri, 1860.

ne la faccia umana se vedono formate littere che significano *omo*; cioè le du' riton-dita delli occhi per due O, e la tratta del naso co li archi de le cillia uno m, fatto in questa forma ; e così leggeno *omo* senza *h*: imperò che la *h* non è littera; ma è signo d'aspirazione: *homo* dice lo Grammatico<sup>80</sup>, quasi fatto *de humo*; cioè di vilis-sima terra: imperò che Iddio fece lo primo omo Adam in Damasco di loto; e spirando ne la faccia sua spiraculo di vita, lo vivificò e diedeli anima ragionevole et intellet-tiva e misselo nel Paradiso *delitiarum*»<sup>81</sup>.

L'élaboration médiévale de ce «symbolisme physiognomique»<sup>82</sup> est complexe et ces ressemblances prêtent à une sorte de «jonglerie portant sur les lettres», parce que, comme l'affirme Paul Zumthor à propos des compositions dites «abécédaires» comme, au XIII<sup>e</sup> siècle, *Li abecés par ekivoche et li significations des lettres* de Huon le Roi de Cambrai, elles «impliquent que celles-ci constituent des formes, de deux manières: en tant qu'entités autonomes et en tant qu'elles se regroupent en une

<sup>80</sup> L'intérêt grammatical et linguistique de Francesco de Buti, nommé *magister gramatice* au «Studio di Pisa», se reflète dans cette allusion à un «Grammatico», qui doit être Isidore de Séville, qui rappelle l'éty-mologie *ab humo* pour *homo*, plutôt que Quintilien. Bibliographie dans BELLOMO, S., *op. cit.*, pp. 246-259.

<sup>81</sup> D'autres commentateurs se réfèrent au vulgaire *omo*. Entre 1324 et 1328, Iacopo dalla Lana explique la lisibilité de <OMO> en ces termes (*Comedia di Dante degli Allagherii* col commento di Jacopo di Giovanni dalla Lana. Éd. par Luciano SCARABELLI, Milan, Civelli-Moretti, 1866-1867, *ad loc.*): «Alcuni sono stati ch'hanno detto che la figurazione del viso delli uomini è mo in questo modo: gli occhi sono li o, e la m formano in questo modo, che le ciglie colli temporì sono le estreme gambe dell'm, e lo naso si è la gamba di mezzo. Or in magri appare meglio e le ciglie e le tempora che nelli grassi, sichè in quelli leggermente nelli suoi vizi si sarebbe letto *omo*, siccome appare quie» (BELLOMO, S., *op. cit.*, pp. 281-303), et en 1334 dans l'Ottimo commento on peut lire (2, 436 *ad* 31): «Descritta la fame, che nel volto di quelle anime si mostra per due esempli, qui la esemplifica per materiale forma, cioè che gli occhi erano così cavi senza ripieno, come pare un anello senza gemma. E soggiugne, che chi sapesse benne affigurare le lettere, scorgerebbe che le due sopracciglia col tratto del naso fanno in coloro uno T, perocchè 'l vòto intra 'l filo del naso e le sopracciglia T» (BELLOMO, S., *op. cit.*, pp. 354-374). Au xv<sup>e</sup> siècle, Cristoforo Landino explique l'image de Dante d'une façon identique (3, 1392): «parea el tondo degl'occhi, dove stanno gl'occhi, *anella senza gemme*, anella tonde senza castone, dove entra la gemma. Dicono, che nella faccia de l'huomo che gl'orecchi e 'l naso fanno uno .m. in questa forma .M., et gl'occhi sono nel mezo due .o. in questa forma .OO., et chosì dicono 'omo'. Adunque el poeta vuol dimostrare, che la magrezza del viso faceva piú espressamente apparire».

<sup>82</sup> L'expression est de DEL MONTE, Alberto, «Forese», *Cultura e Scuola* 13-14, 1965, 575. Pour une lecture anthropologique de cette attention physiognomique de l'Occident v. CARDONA, G. R., *Storia universale della scrittura*, Torino, Loescher, 1986, p. 79, et pour le concept de «ephemerality» dans la catégorisation humaine et dans la sémiose graphique, «regarded as an intrinsic component of the efficacy of the signaling code, and not as an accident», v. GNERRE, Maurizio, «Ephemeral Graphism: Time, Meaning, and Body», dans COPPOCK, Patrick (éd.), *The Semiotics of Writing: Transdisciplinary Perspectives on the Technology of Writing*, Turnhout, Brepols, 2001, pp. 90-91. Gnerre interprète l'image de Dante et le tétragrammaton de la Cabbale («according to which the four Hebrew graphemes of the word of God, Y H W H, are "read" vertically as forming, with their combined shapes, the image of the human body, with the Y constituting the head, the first H the arms, the W the chest with the heart, and the second H the legs...», *art. cit.*, 91), comme un reflet du fait que (*ivi*, 94), «some graphism ceased to be related any more to narrative sequences, but rather to simple non-propositional referents as the glottographic trend started on its way. It was under these circumstances that the body still preserved in some cultural areas its dimension of a support – not of graphism any more, but of written messages. We find in this way a bodily inherent "reading" (as in Dante) ...». V. à propos du *tetra-grammaton* SCHOLEM, G., *op. cit.*

(unique) série ordonnée, l'alphabet»<sup>83</sup>. Et si «l'ordre alphabétique est signe d'unité de sens dans la complexité de ce qui constitue les mots écrits», il ne faut pas oublier que «la lettre individuelle est signe aussi: par sa forme graphique, par les associations visuelles ou phoniques qu'elle provoque lorsqu'on la contemple ou l'énonce, elle est une matrice de possibles signifiants»<sup>84</sup>. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, la recherche de correspondances semble s'enrichir de valences et de possibilités ultérieures et, parallèlement, elle développe l'individuation de conformités avec d'autres éléments physiques (le nez, la bouche, les oreilles): dans la seconde moitié du siècle Jean de Garlande voit écrit (*scribitur*) <omo Dei><sup>85</sup> *bis in nostro uultu* (*Compendium Gramatice*, 1, 341-350 HAYE)<sup>86</sup>:

*In notulis mirum pandunt modulantia labra  
 Artificem testata Deum, qui uirgine sacra  
 Induit humanum nostro sine semine uultum.  
 Scribitur in uultu nostro bis homo comitante  
 Ista uoce Dei: Faciunt orbis oculorum*

<sup>83</sup> ZUMTHOR, P., *art. cit.*, 327 (= *op. cit.*, pp. 43-44).

<sup>84</sup> À propos des lettres et de leur rapport avec l'image dans la production figurative et littéraire médiévale - attesté par exemple par la poésie visuelle du haut Moyen Âge -, G. CAVALLO observe («Testo e immagine: una frontiera ambigua», dans TABACCO, Giovanni [éd.], *Testo e immagine nell'Alto Medioevo, 15-21 aprile 1993*, Spoleto, CISAM, 1, 1994, p. 56): «In Occidente, sia la singola lettera, ch'è forma e senso ("corpo" e "anima" nella definizione di Virgilio di Tolosa), sia singole parole isolate nella pagina possono acquisire elementi di grandiosa monumentalità e di spiccato rilievo cromatico ed estetico, che ne fanno un'immagine-tramite di valori religiosi». Parmi les nombreuses contributions sur ce thème, v. notamment ASSUNTO, Rosario, «Scrittura come figura, figura come segno», *Rassegna della istruzione artistica* 2.2, 1967, 5-18; 2.4, 5-15; CAMILLE, Michael, «Seeing and Reading: some Visual Implications of Medieval Literacy and Illiteracy», *Art History* 8.1, 1985, 26-49, et les études de J. Baschet, J.-C. Schmitt, M. Camille et H. Kessler, avec une bibliographie qui concerne ce thème, dans BASCHET, Jérôme - SCHMITT, Jean-Claude (édd.), *L'image. Fonctions et usages des images dans l'Occident médiéval. Actes du 6<sup>e</sup> «International Workshop on Medieval Societies», Centre Ettore Majorana (Erice, Sicile, 17-23 octobre 1992)*, Paris, Le Léopard d'Or, 1996.

<sup>85</sup> Le thème s'insère dans l'image de l'ἄνθρωπος τοῦ θεοῦ-*homo Dei* (dans l'*Ancien Testament*, par exemple, *Rois* 3, 12, 22; 13, 1; 17, 18, 24 comme appellatif du prophète de Dieu; *Deut.* 33, 1; *Ios.* 14, 6; *Paralip.* 1, 23, 14 attribué à Moïse; *Paralip.* 2, 7, 14 attribué à David en tant qu'élus par Dieu); pour l'histoire de cette image dans la tradition chrétienne jusqu'au Moyen Âge v. STEIDLE, Basilius, «*Homo Dei Antonius*. Zum Bild des 'Mannes Gottes' im alten Mönchtum», *Studia Anselmiana* 38, 1956, 148-200 (réimpr. dans ENGELMANN, Ursmar [éd.], *Basilius Steidle 1903-1982. Beiträge zum alten Mönchtum und zur Benediktusregel*, Sigmaringen, Thorbecke, 1986, 54-106). Il faut signaler l'emploi de cette image par Philon d'Alexandrie (PHILO, *De confusione linguarum*, 41-43, 146 KAHN et le commentaire *ad locc.*), v. également LEISEGANG, Hans, *Der heilige Geist. Das Wesen und Werden der mystisch-intuitiven Erkenntnis in der Philosophie und Religion der Griechen*, Leipzig, Teubner, 1919, 1.1, p. 80 (réimpr. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967). V. VIGOROUX, François, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey et Ané, 3, 1912<sup>2</sup>, cc. 743-745 s.v. *homme*; KITTEL, Gerhard - FRIEDRICH, Gerhard (édd.), *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Stuttgart, Kohlhammer, 1, 1933, 365-366.2 s.v. ἄνθρωπος (JEREMIAS, J.); BLAISE, Albert, *Le vocabulaire latin des principaux thèmes liturgiques*, Turnhout, Brepols, 1966, p. 57 et *passim*.

<sup>86</sup> JOHANNES DE GARLANDIA, *Compendium Gramatice*. Auf der Grundlage aller bekannten Handschriften erstmals herausgegeben und eingeleitet von Thomas HAYE, Köln - Weimar - Wien, Böhlau, 1995. Au v. 350 (ad. *uires*) dans le témoin G on peut lire: *quia demones uultum hominis aspicientes mirabili stupore concuuntur, dum Deum considerant incarnationis sue misteria in humano uultu demonstrasse*.

*O bis, scribitur m naso mediante per orbes,  
Auris d, naris facit e, facit i decus oris.  
A dextra leuaque simul uox illa resultat.  
Ergo bis in nostro uultu uox illa legetur.  
Sic uero notule uires habuere latentes.*

C'est encore <omo Dei>, «mit disen sehs buochstaben», que lit dans le visage le prédicateur franciscain Berthold de Ratisbonne vers la milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, dans le sermon (25) «Sælic sint di reines herzen sint»<sup>87</sup>:

Nû seht, ir sæligen gotes kinder, daz in der almehtige got sêle unde lîp beschaffen hât. Unde daz hât er iu under diu ougen geschriben, an daz anlütze, daz ir nâch im gebildet sît. Dâ hât er uns rehte mit geflôrierten buochstaben an daz anlütze geschriben. Mit grôzem flîze sint sie gezieret unde geflôrieret. Daz verstêt ir gelêrten liute wol, aber die ungelêrten muugent sîn niht verstên. Diu zwei ougen daz sint zwei O. Ein H daz ist niht ein rehter buochstabe, ez hilfet niuwan den andern: als HOMO mit dem H daz sprichet mensche. Sô sint diu zwei ougen unde die brâwen dar obe gewelbet unde diu nase dâ zwischen abe her: daz ist ein M, schöne mitdrin stebelînen. Sô ist daz ôre ein D, schöne gezirkelt unde geflôrieret. Sô sin themes lit diu naselôcher unde daz undertât schöne geschaffen reht alse ein krichsch E, schöne gezieret und geflôrieret. Nû seht, ir reinen kristenliute, wie tugentlîche er iuch mit disen sehs buochstaben gezieret hât, daz ir sîn eigen sît unde daz er iuch geschaffen hât! Nû sult ir mir lesen ein O und ein M und aber ein O zesamen: sô sprichet ez HOMO. Sô leset mir ouch ein D und ein E und ein I zesamen: so sprichet ez DEI. HOMO DEI, gotes mensche, gotes mensche!<sup>88</sup>.

Mais si Berthold de Ratisbonne précise que «Ein H daz ist niht ein rehter buochstabe, ez hilfet niuwan den andern: als HOMO mit dem H daz sprichet mensche», en rappelant le statut de *nota aspirationis* réservé à <h> chez la plupart des auteurs

<sup>87</sup> Berthold, *des Franciscaners, deutsche Predigten, theils vollständig, theils in Auszügen*. Éd. par Ch. Friedrich KLING, Berlin, 1824, pp. 305-306; BANTA, Frank G. (éd.), *Predigten und Stücke aus dem Kreise Bertholds von Regensburg*, Kümmerle, Göppingen, 1995. Une photo numérique du ms. Heidelberg, Pal. Germ. 24, qui aux ff. 155<sup>v</sup>-163<sup>r</sup> contient le texte du sermon XXV (pour le passage concerné v. f. 162<sup>r</sup>), est visible sur le site internet <http://www.ub.uni-heidelberg.de/helios/digi/codpalgerm.htm/>. Sur Berthold de Ratisbonne (vers 1210-1272) v. en particulier STAMMLER, Wolfgang, *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, Berlin - New York, de Gruyter, 1, 1933, pp. 213-223; AA.VV., *Bibliotheca Sanctorum*, Romae, Istituto Giovanni XXIII, 1963, 3.112-114 s.v. *Bertoldo di Ratisbona* (BURCHI, Piero); *Lexicon des Mittelalters*, München - Zürich, Artemis, 1, 1980, 2035 sq., s.v. *Berthold von Regensburg* (MERTENS, Volker); *C.A.L.M.A.* II.3 (2006), s.v. *Bertholdus Ratisponensis*, pp. 389-391.

<sup>88</sup> Parmi les commentateurs de Dante, c'est Reinhold KÖHLER («OMO im Menschenangesicht. Eine Parallele», *Jahrbuch der deutschen Dante-Gesellschaft* 2, Leipzig, Brockhaus, 1869, pp. 237-238) le premier qui, suivi par Giovanni Antonio SCARAZZINI (*Dante Alighieri La Divina Commedia riveduta nel testo e commentata da G. A. SCARAZZINI, 2, Il Purgatorio*, Leipzig, Brockhaus, 1875 [réimpr. Bologna, Forni, 1965], 443 ad *Purg.* 23, 32), a rappelé l'image de Berthold de Ratisbonne avec un long extrait de son sermon; d'après eux, sans noter cependant que Berthold parle de (*h*)omo Dei, v. *Dante Alighieri Commedia con il commento di Anna Maria CHIAVACCI LEONARDI*, Milano, Mondadori, 1994, ad *Purg.* 23, 32-33 (II, 677).

s'intéressant à l'héritage grammatical latin, au XIV<sup>e</sup> siècle certains commentateurs de Dante se distinguent de leur prédécesseurs en proposant d'identifier les traits qui constituent <h> dans l'anatomie des oreilles. C'est <homo Dei>, en effet, la lecture du commentateur qui, vers 1355, a composé les *Chiose Ambrosiane: Homo - In facie cuiuslibet hominis scriptum est «homo Dei». Auricula destra est H, habet oculus dexter O, supercilia curua cum naso M, oculus sinister alterum O. Sic etiam auricula sinistra D, nares E, os I*<sup>89</sup>, et celle de l'Anonimo fiorentino qui, après 1383 mais avant 1428, écrit (2, 378): «Chi nel viso degli uomini. Dice alcuno che nel viso di ciascuno uomo si può leggere *Homo Dei* in questo modo: uno delli orecchi è l'H. et l'altro orecchio per l'altro verso rivolto è uno D., l'occhio è uno O., il naso colle ciglia è uno M. la bocca è uno I. Or dice l'Autore che per la magrezza gli occhi erano sì fitti nella testa, che l'M. chiaramente si scorgea»<sup>90</sup>.

Il faut pourtant souligner une différence de perspective entre les arguments des grammairiens du XII<sup>e</sup> siècle et ceux de leurs héritiers aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Dante présuppose <homo>, mais la cooccurrence de *omini* peut lui avoir suggéré la forme «vulgaire» <omo>, tandis que ses commentateurs réintroduisent la question de <h> *nota aspirationis* et non *littera*. De même ceux qui excluent <h> comme Jean de Garlande (<omo Dei>) et Berthold de Ratisbonne, ou ceux qui, comme l'auteur des *Chiose Ambrosiane* et l'Anonimo fiorentino, cherchent la trace de <h> dans l'*auricula* (<homo Dei>) poursuivent une exigence explicative et non linguistique. Au contraire, Apuleius, tout comme l'auteur de l'*Ars* du manuscrit de Bergame, laissent entrevoir dans leurs spéculations une sorte de hiérarchie fonctionnelle entre les graphèmes, une hiérarchie qui ne fait pas école et qui, en tout cas, n'est pas explicitée par Dante, ni par ses commentateurs, ni par la tradition homilétique.

En effet, si la lisibilité de <omo> dans le visage humain est une donnée d'évidence indubitable, ces *similitudines litterarum suarum* ne sont pas valables pour <h> (*praeter h*), dont le dessin n'est nullement reconnaissable *in facie hominis*; pourtant, c'est exclusivement <h>, en tant que marque de la divine *aspiratio*, qui *iuncta facit differentiam*. Tatwine affirmait: *Littera tollatur, non fulget nominis ortus*<sup>91</sup>, et cela est encore plus important pour la *nota aspirationis* dans le nom de l'homme. C'est en effet uniquement <h> qui, parmi les autres lettres, est revêtue d'une valeur pour ainsi dire distinctive, qui dépasse la singularité et le caractère isolable du signe graphique pour s'étendre à toute la chaîne des lettres et sans lequel, puisque *hanc similitudinem habent etiam animalia*<sup>92</sup>, on devrait se demander *si quendam*

<sup>89</sup> ROSSI, Luca Carlo (éd.), *Le Chiose Ambrosiane alla «Commedia»*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 1990, p. 160.32.

<sup>90</sup> *Commento alla Divina Commedia d'Anonimo Fiorentino del secolo XIV ora per la prima volta stampato a cura di Pietro FANFANI*, Bologna, Romagnoli, 1868. Bibliographie dans BELLOMO, S., *op. cit.*, pp. 97-101.

<sup>91</sup> TATWINE, *Aenigmata, De litteris*, 4, 1 (CCSL 133, 171 GLORIE).

<sup>92</sup> Ce n'est pas le but de cette contribution de traiter des facultés et des propriétés physiques qui distinguent l'homme des bêtes en constituant sa priorité, propriétés parmi lesquelles les théologiens rappellent le *status erectus* et le visage. Le *status erectus* est un lieu commun des Stoïciens qui remonte à Anaxagore et

*debent ergo illa animalia appellari homines*<sup>93</sup>. Ainsi, en tant que «form miming meaning», la lettre se réfère «exophoric(ally)»<sup>94</sup> à une donnée extralinguistique, parce qu'elle a été *iuncta* au visage de l'homme par l'acte divin de l'*aspiratio*, sans qu'on puisse la reconnaître au niveau formel: modelé à l'aide du limon (*ex humo*), l'homme est animé par le souffle vital (*inspiratio*). Sa création est donc non seulement un acte d'écriture (*nomen ... notum est in facie hominis notari*), selon l'image métaphorique suggérée par Hugues de saint Victor (*Didascalicon*, 7, 4 [PL 176, c. 814B])<sup>95</sup>:

*Vniuersus enim mundus iste sensibilis quasi quidam liber est scriptus digito Dei, hoc est uirtute diuina creatus, et singulae creaturae quasi figurae quaedam sunt non humano placito inuentae, sed diuino arbitrio institutae ad manifestandam inuisibilium Dei sapientiam*<sup>96</sup>,

---

qui est présent chez Xénophon, Platon, Aristote et même chez Philon et Clément d'Alexandrie. Cicéron connaît ce thème (*De legibus*, 1, 9.26-27) qui, grâce à lui, se retrouve chez Minucius Felix (*Octavius*, 17.2 et *passim*), Lactance (*Diuinae instit.* 2, 1-3; 18; 3, 10-12; 4, 17), Ambroise (*Exameron*, 6, 9.54) et qui est encore très fréquent dans la littérature médiévale, v. *infra*, n. 97.

<sup>93</sup> Il faut se demander si l'observation sur la prétendue communauté d'éléments physiques entre l'homme et les animaux peut dériver - par simplification - de l'idée de leur connaturalité, qui avait connu des interprétations différentes. D'une part, Lactance, qui affirme en citant Cicéron que seul l'homme a connaissance de Dieu dans le *De ira Dei* (7, 5; 18, 14), Grégoire de Nysse dans son *De hominis opificio*, 7-9 (ouvrage traduit par Jean Scot Érigène dans le *De imagine*, v. CAPPUYNS, Maïeul, «Le *De Imagine* de Grégoire de Nysse traduit par Jean Scot Érigène», *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 32, 1965, 205-262) et leurs héritiers avaient accueilli le vaste répertoire stoïcien et platonicien christianisé concernant les propriétés - psychiques et physiques - qui distinguent l'homme des animaux. D'autre part, Jean Scot Érigène dans le *Periphyseon* (4, 5: CCCM 64, 15.375-19.480) JEAUNEAU [PL 122, cc. 751C-753D]; 21.558-564 [c. 755B-C]: *Ac per hoc tota humana natura, in quantum communicat animalibus, merito animal est. ... in quantum uero diuinæ caelestisque essentiae particeps est, non est animal, ratione autem et intellectu aeternorumque memoria caelestem participat essentiam. Ibi igitur omnino animalitatis expers est* avait illustré la «vision de l'homme comme résumé de la création», présentant «d'une certaine façon, le thème de l'homme-microcosme ... mais non point le mot» (Édouard A. JEAUNEAU, ap. CCCM 64, XXIII-XXIV) et celui de l'homme *creaturarum omnium officina* (3, 37 [CCCM 63; PL 122, c. 733B]) qui allaient être reçus aussi par Honorius Augustodunensis dans sa *Clauis Physicae*.

<sup>94</sup> NÖTH, W., *op. cit.*; *Id.*, *art. cit.*, 21-23.

<sup>95</sup> Pour l'image chez Hugues de saint Victor v. ZEMLER-CIZEWSKI, Wanda, «Reading the World as Scripture: Hugh of St. Victor's *De tribus diebus*», *Florilegium* 9, 1987, 65-88; EAD., «Beauty and the Beasts: allegorical Zoology in twelfth-century hexaemeral Literature», dans WESTRA, Haijo J. (éd.), *From Athens to Chartres. Neoplatonism and Medieval Thought*, Leiden, Brill, 1992, pp. 298-299; EAD., «The Lord, the Giver of Life: a Reflection on the Theology of the Holy Spirit in the twelfth Century», *Anglican Theological Review* 7.1, 2001, 547-556.

<sup>96</sup> Et par HONOR. AVG. *Hexameron (De neocosmo)* 3 PL 172, c. 258C; *Elucidarium*, 1, 67 (LEFÈVRE, Yves [éd.], *L'Elucidarium et les lucidaires. Contribution, par l'histoire d'un texte, à l'histoire des croyances religieuses en France au moyen âge*, Paris, De Boccard, 1954, p. 372 [PL 172, c. 1117A]): *Cum esset minor mundus, accepit nomen ex quatuor mundi climatibus, quae graece dicuntur anathole, disis, arctos, mesembria, quia genus suum quatuor partes mundi erat impleturum. In hoc etiam habuit similitudinem Dei, ut, sicut Deus praeest omnibus in caelo, sic omnibus homo praeesset in terra*. Pour l'image chez Honorius v. notamment LEFÈVRE, Y., *L'Elucidarium cit.*, pp. 114-118; CROUSE, Robert D., «*Intentio Moysi*: Bede, Augustine, Eriugena and Plato in the *Hexameron* of Honorius Augustodunensis», *Dionysius* 2, 1978, 137-157, et

mais aussi, et au même temps, un acte d'émission articulatoire. Comme Apuleius le définit, <h> est *signum (nota aspirationis innexa signum [est] ...)*<sup>97</sup> dont le *signans*, la *forma*, revêt, par rapport à son contenu phonique (l'*aspiratio*), une fonction iconique analogue à celle des «translucent letter-icons» qui «seem to be conventionally or non-iconically used letters at first blush but once an inherent similarity between meaning and form has been pointed out, they reveal themselves as icons in a flash, and we wonder why we did not recognize their iconic character before»<sup>98</sup>.

### 3.2.1. Une suggestion

La question du statut de <h> semble se nourrir de motivations différentes bien que réciproquement liées. À l'origine elles sont grammaticales —et étroitement

---

OTTEN, Willemien, «Reading Creation: Early Medieval Views of Genesis and Plato's *Timaeus*», dans VAN KOOTEN, George H. (éd.), *The Creation of Heaven and Earth. Re-interpretations of Genesis I in the Context of Judaism, Ancient Philosophy, Christianity, and Modern Physics*, Leiden - Boston, Brill, 2005, pp. 225-243, avec la bibliographie qui s'y rapporte. Sur l'écriture comme métaphore de la création divine je me limite à signaler - la bibliographie à ce propos est immense - CURTIUS, E. R., *op. cit.*, pp. 365-366 et CARDONA, G. R., *op. cit.*, p. 142: «buona parte delle nostre attività conoscitive e mentali in genere ha come punto di partenza il riferimento al modello della scrittura. La memoria stessa viene assimilata al mezzo scrittorio per cui viene spontanea l'immagine dell'imprimeri, scrivarsi qualcosa nella memoria, e la metafora è certo antica. La stessa immagine troviamo negli scrittori antichi che trattano di mnemotecnica ... in Marziano Capella ("Perché, proprio come si fissa sulla cera sotto forma di lettere ciò che si scrive, così ciò che si affida alla memoria si imprime nei luoghi come su una tavoletta cerata, o sulla pagina: e il ricordo delle cose è conservato dalle immagini, proprio come se fossero lettere", *De nuptiis*, V, 539, p. 269 Dick)»; récemment v. OTTEN, W., «Nature and Scripture: Demise of a Medieval Analogy», *HTHR* 88, 1995, 257-284.

<sup>97</sup> Cicéron le signale déjà (*De legibus*, 1, 9, 26; *De natura deorum*, 140; *Hortensius*); dans la tradition latine, parmi bien d'autres, saint Augustin fait référence au visage (e.g. *De Genesi ad litteram*, 6, 12, 21, 7, 28; *Confessiones*, 13, 23; *De ciuitate Dei*, 12, 24), ainsi que Lactance (e.g. *De opificio Dei*, 8, 3; *De ira Dei*, 7, 5). L'importance du visage n'est pas inconnue d'Apuleius ni de l'*Ars* de Bergame (*in qua [scil. facie] praecipuo? cognoscitur*). D'ailleurs, ce *topos* est bien développé au Moyen Âge comme, par exemple, en témoignent BEDA (*In principium Genesis*, 1, 2, 1403 CCSL 118A JONES): *Bene autem in faciem inspirasse deus homini dicitur ut fieret in animam uiuentem, quia nimirum insitus ei spiritus ea quae foris sunt contemplatur, utpote qui pars cerebri anterior unde sensus omnes distribuuntur ad frontem conlocata est*, REMIGIVS AVTISS. (*Expos. super Genesim*, 2, 7 CCCM 136 EDWARDS): *Inspirauit in faciem eius spiraculum uitae, id est substantiam rationalis ac uitalis animae tradidit, et spirare eum fecit. Et bene in faciem hominis inspirasse dicitur, quia nimirum omnes sensus corporis, qui spiritu uegetantur, maxime in faciem hominis uigent. Ibi enim uisus, gustus, auditus, olfactus, tactusque consistit; (Comm. in Genesim PL 131, c. 60C): In faciem autem hominis spirasse (dicitur), quia in capite maxime omnes sensus uigent, horum uno, id est tactus, per omne corpus diffuso, (c. 57A): Nec audiendi sunt qui dicunt hominem in corpore Dei imaginem habere. Hanc enim potius quia in hac parte pro sensibus, qui in ea sunt, maior uis et effectus animae apparet, (Expos. in Ecclesiasten, 1261 CCCM 53B BERNDT): factus est homo simplex, innocens, pius, rectus, sed et in corpore erectus prona que cum spectent animalia cetera terram. Os homini sublime dedit Deus.*

<sup>98</sup> NÄNNY, M., *art. cit.*, p. 175.

graphiques—, mais elles sont étayées par des motivations théologiques. C'est pour cette raison que je fais allusion ici à une contribution récente de Costantino Marmo qui, en se rattachant aux études sur la dispute eucharistique au XI<sup>e</sup> siècle entre Bérenger de Tours et Lanfranc de Pavie et sur l'intérêt renouvelé pour la théorie du signe augustinienne<sup>99</sup>, souligne l'apport innovatif des idées théologiques et sémiotiques exposées au IX<sup>e</sup> siècle par Paschase Radbert dans son *De corpore et sanguine Domini* et dans son *Expositio in Matheo*. Pour éclairer la coexistence de *ueritas* et *figura* dans le sacrement eucharistique, Paschase introduit l'image du *character* en l'expliquant par le synonyme *figura* dans son acception métalinguistique (PASCHASIVS RADB. *De corpore et sanguine Domini*, 4, 29 PAULUS):

*Quid enim aliud sunt figurae litterarum quam characteres earundem, ut per eas uis et potestas ac spiritus prolatione oculis demonstretur?*

et (ID., *Epist. ad Fredugardum*, 148 PAULUS):

*In eo [Filio ut character appellatur] nihil fictum fuit, nihil uacuum a ueritate, sicut nec characteres uel figuras esse dicimus litterarum a ui potestate earum, cum easdem figuras tropice litteras uocamus*<sup>100</sup>.

Le *character* représente au niveau graphique un fait articulatoire, il est une *nota*, unité pourvue de *nomen*, *forma* et *potestas* comme l'attestent les commentaires sur l'*Ars maior* de Donat qui s'occupent au IX<sup>e</sup> siècle de la *uox* —ceux de Sedulius Scotus, le Donatus Ortigraphus, Alcuin<sup>101</sup>—; il permet de «rendere visibile ciò che

<sup>99</sup> À partir des études de ROSIER-CATACH, Irène, «Langage et signe dans la discussion eucharistique», dans AUROUX, Sylvain - DELESALLE, Simone - MESCHONNIC, Henri (édd.), *Histoire et grammaire du sens. Hommage à Jean-Claude Chevalier*, Paris, Armand Colin, 1996, pp. 42-58; EAD., *La parole efficace. Signe, rituel, sacré*, Paris, Vrin, 2004.

<sup>100</sup> MARMO, Costantino, «Il 'simbolismo' altomedievale: tra controversie eucaristiche e conflitti di potere», dans *Comunicare e significare nell'Alto Medioevo*. Spoleto 15-20 aprile 2004, Spoleto, CISAM, 1, 2005, pp. 765-814 [ : 771-772]; il se réfère aux conclusions de Nikolaus M. HARING («Character, signum, signaculum. Die Entwicklung bis nach der karolingischen Renaissance», *Scholastik: Vierteljahresschrift für Theologie und Philosophie* 30.4, 1955, 481-512), où (MARMO, C., *art. cit.*, 770) «Character ... indica per Pascasio un segno esteriore, sensibile, e in particolare quello che oggi chiameremmo "grafema" (o "grafo", come sua realizzazione concreta e individuale), rappresentazione scritta, e quindi visibile, del suono di una lingua (fonema)». V. aussi CHAZELLE, Celia, «Figure, Character, and the glorified Body in the Carolingian eucharistic Controversy», *Traditio* 47, 1992, 15-17. L'auteur de l'*Ars* du manuscrit de Bergame appelle *characteres* les signes graphiques (ms. MA 144, ff. 59<sup>v</sup>.19-60<sup>v</sup>.5): *Hereo quare diptongatur? uel quia deriuatur ab areo ut dictum est uel propter suam significationem. Nam herere est firmissime uinctum esse aliqui. Qua propter ipsa significatio coniunctionis monstrata est in ipso exordio huius dictionis iccirco enim characteres tres idest h a e iunguntur in unum sonum in exordio istius dictionis ut per hoc demonstratur ipsa significatio magne conglutinationis. Nam aliquando per litteras que sunt in dictione demonstratur planius ipsa significatio dictionis.*

<sup>101</sup> Sur ces thèmes dans la tradition grammaticale latine v. MERELLO, Margherita, «Il termine "littera" nella tradizione grammaticale», *Studi e ricerche dell'Istituto di Latino (Genova, Facoltà di Magistero)* 4, 1981, 101-107; AX, Wolfram, *Laut, Stimme und Sprache*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, pp. 15-34, 45-51; ID., «Zum de uoce-Kapitel der römischen Grammatik. Eine Antwort auf Dirk M. Schenkeveld und Wilfried Stroh»,

nella pronuncia, sul piano della lingua parlata, sono il valore, vocalico o consonantico (*uis et potestas* va intesa come endiadi), e l'aspirazione» et, en tant que *figura* —signe coïncidant avec son signifié— il rappelle l'identité entre *signans* et *signatum* qui se réalise dans l'eucharistie, où «l'aspetto sensibile del pane e del vino, è *figura* o *character* del corpo e del sangue di Cristo che sono realmente presenti dopo la consacrazione e di cui il credente si nutre, non solo spiritualmente, ma anche fisicamente»<sup>102</sup>.

D'une façon analogue, et sans vouloir pécher par simplification, la perspective théologique et grammaticale de la sémiose eucharistique de Paschase ne semble pas totalement indépendante de celle qu'Apuleius présuppose plus tard pour <homo> du point de vue orthographique. Cela parce que le relief spécifique réservé par Paschase à l'aspiration (*spiritus*) et «l'immediatezza "fenomenologica" del rapporto tra lettere-grafemi e lettere-fonemi di una lingua»<sup>103</sup> manifestent, avec l'importance de la langue et de l'écriture en tant que domaines métaphoriques pour des faits de nature différente, la perception de l'*aspiratio* comme un fait phonique nécessitant une notation concrète, ainsi que l'idée qu'à ce niveau la coïncidence entre *signum* et *res* peut réduire la distinction entre signe et signifié (selon l'interprétation paschasiennne).

---

dans SWIGGERS, Pierre - WOUTERS, Alfons (éd.), *Grammatical Theory and Philosophy of Language in Antiquity*, Louvain - Paris - Sterling, Peeters, 2002, pp. 121-141; DESBORDES, F., «*Elementa*. Remarques sur le rôle de l'écriture dans la linguistique antique», dans JOLY, Henri (éd.) *Philosophie du langage et grammaire dans l'Antiquité*, Bruxelles - Grenoble, Ousia - Université des Sciences Sociales, 1986, pp. 339-355; EAD., *Idées cit.*, pp. 113-134; EAD., «The Notion of Orthography. A Latin Inheritance», dans PONTECORVO, Clotilde (éd.), *Writing Development. An interdisciplinary View*, Amsterdam - Philadelphia, Benjamins, 1997, pp. 117-128; MAAS, Utz, «Die Schrift ist ein Zeichen für das, was in dem Gesprochenen ist' - Zur Frühgeschichte der sprachwissenschaftlichen Schriftauffassung: das aristotelische und nacharistotelische (phonographische) Schriftverständnis», *Kodikas/Code. Ars semeiotica* 9, 1986, 245-291; MOLLFULLEDA, Santiago, «Un aspecto poco estudiado de las ideas gramaticales de Cicerón: la fonología», *Faventia* 9.2, 1987, 59-65; PUENTES ROMAY, José Antonio, «Algunos aspectos de la doctrina acerca de las letras en los gramáticos latinos», *Euphrosyne* 19, 1991, 143-158; VOGT-SPIRA, Gregor, «*Vox* und *littera*. Der Buchstabe zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit in der grammatischen Tradition», *Poetica* 23.3-4, 1991, 295-327; BIVILLE, Frédérique, «Tradition grecque et actualité latine chez les grammairiens latins: l'approche phonique de la langue», dans DANGEL, Jacques (éd.), *Grammaire et rhétorique: notion de romanité. Actes du colloque de Strasbourg (novembre 1990)*, Strasbourg, AECR, 1994, pp. 19-30; HERNÁNDEZ MIGUEL, Luis Alfonso, «La descripción distribucional del sistema fonológico del latín según la gramática romana», *Emerita* 49, 1981, 149-178; LAW, V., *The History* cit., 3, 61; FILIPPONIO, Lorenzo, «Problemi di descrizione articolatoria nella tradizione grammaticale latina», *AIV* 162, 2003-2004, 213-287; CECCARELLI, Lucio, «Note sull'h iniziale in Venanzio Fortunato», dans ARIAS ABELLÁN, Carmen (éd.), *Latin Vulgaire-Latin Tardif. Actes du VII<sup>ème</sup> Colloque international sur le latin vulgaire et tardif. Séville, 2-6 septembre 2003*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2006, pp. 221-223.

<sup>102</sup> MARMO, C., *art. cit.*, 775-776; 778: «è proprio l'accezione grammaticale di *figura* che consente a Pascasio di sostenere che nel sacramento dell'altare c'è coincidenza di verità e figura. La verità delle *figurae litterarum* sarebbe analoga alla verità del sacramento eucaristico, ovvero alla presenza del vero corpo e del vero sangue di Cristo dietro le apparenze sensibili del pane e del vino».

<sup>103</sup> MARMO, C., *art. cit.*, 812.

### 3.3. D'autres exemples de *concordantia*

À la fin de son passage sur *homo*, selon la même perspective d'une homologie 'platonisante' entre le monde des choses et celui des mots acceptée aussi par Apuleius, l'auteur anonyme de l'*Ars* du manuscrit de Bergame déclare l'efficacité sémiotique de la *nota aspirationis* (ms. MA 144, f. 67<sup>v</sup>.1 sq.: *Itaque h quę est nota aspirationis quę est iuncta huic nomini quod est homo monstrat quod aspiratio domini fuit iuncta faciei hominis in qua facie quodammodo scriptum est hoc nomen quod est homo*), ainsi que de toutes les *litterae*, considérées comme étant ontologiquement révélatrices des propriétés intrinsèques du référent, tant pour leur *forma* et leur *potestas*, que pour leur position syntagmatique et leur combinaison en syllabes (*ivi*, f. 68<sup>r</sup>.7-9):

*Nam quę litterę quę sunt in principio dictionum concordant cum significationibus earundem dictionum habemus multa exempla. et non solum litterę positę in principiis dictionum concordant cum significationibus earundem dictionum. Sed etiam aliquando ipse numerus litterarum...*<sup>104</sup>.

Encore une fois, ces renseignements rappellent ce qu'Apuleius écrit à propos de <h> et de ses fonctions aussi bien dans les interjections (en utilisant les nombreuses données que la grammaire latine lui offrait), que dans certains mots latins comme *hostis*, *halare*, *horrere* et *hiare*. Dans ces cas, le graphème ne maintient pas seulement sa valeur différentielle à un niveau purement graphique (*forma*), lorsqu'il permet de distinguer, selon la tradition latine des *differentiae uerborum*, des mots désormais devenus homonymes tels que *ora* et *hora*, mais aussi lorsqu'il exprime sa fonction sémiotique et toutes les *potestates* inhérentes aux signes graphiques.

À propos de *hostis*, Apuleius mentionne les différentes motivations qui légitimeraient <h> dans l'orthographe du mot. La lettre a une fonction différentielle, parce que (*Asp.* ff. 87<sup>r</sup>.23-87<sup>v</sup>.1): *Hostis autem aspiratur ut per genitiuum pluralem ab eo*

<sup>104</sup> V. aussi LO MONACO, F., *art. cit.*, pp. 47-48: *Sed qui mirum si littere que sunt positę in principio dictionum concordent cum significationibus dictionum et sunt uelut tituli dictionum, quandoquidem que sunt positę in principiis librorum aliquando concordent cum significationibus librorum.* Le magister ouvre ici une longue série d'exemples qui montreraient une sorte de 'numérologie naturaliste' (plus que mystique) appliquée aux mots, qui en interprète la structure formelle, à partir de leurs éléments minimaux, en recherchant une *concordantia* avec le signifié. La recherche de cette «rétro-motivation» arrive pour *ouum*, *oculus*, *manus*, *pes*, *sex*, *orbis*, *rursus*, de même pour *Deus*, *caelum*, *os*, *murus*, *mille*, *caput*, *omnis*. Par exemple (f. 68<sup>r</sup>.9-23): *Ouum quare incipitur per o? quia o rotunde figure est ouum similiter rotundum est. Ouum quare permanet ex quattuor litteris? Quia ouum constat ex quattuor rebus. Ex uello et albumine et ex cortice et quadam membranula iuncta cortice. Oculus quare incipitur per o? Quia et oculus et o trahunt ad rotunditatem. Oculus quare constat ex tribus sillabis? Quia oculus praecipue permanet ex tribus rebus idest. ex albo et pupilla et illo quod manet inter album et pupillam. Nam palpebra non pertinet ad singularem carnem oculorum. Est enim similis ceterę pelli. Oculus quare permanet ex sex litteris? Quia pauca animalia sunt quae habent <ur> nisi duos oculos. Et unde? permanet ex tribus rebus sicut dictum est tres et tres iuncti simul fiunt sex. Quapropter oculus recte constat ex sex litteris.*

*nominatiuo quod est ostium secernatur*, sans oublier qu'elle peut être marque formelle du rapport de dérivation qui, affirme-t-il, lie *hostis* et *hostire* (Asp. f. 87<sup>v</sup>.1-3):

*Vel ideo aspiratur hostis quod a uerbo hostio deriuatur quod e quo significat quoniam in hostium conflictu quodam consueuit fieri equatio ordinum.*

Cependant, le *magister* ajoute (Asp. f. 87<sup>v</sup>.3-6):

*Concordat etiam in hoc nomine aspirationis signum cum re quae significatur. Ita enim effigiatu nota aspirationis secundum ueterem scripturam quasi biceps gladius<sup>105</sup> inter duas hostiles partes hoc modo |— |<sup>106</sup>.*

Il déclare qu'il y a *concordantia* entre *aspirationis signum cum re quae significatur*, parce que la motivation de l'emploi de <h> repose aussi sur la ressemblance formelle entre la lettre, dans son aspect *secundum ueterem scripturam*<sup>107</sup>, et le contenu

<sup>105</sup> Cf. l'image qui décrit la *meretrix* dans la *Vulgate*, *Prou.* 5, 4: *Nouissima autem illius amara quasi absynthium. et acuta quasi gladius biceps*, et qui traduit ἡκονημένον μᾶλλον μαχαίρας διστόμου des LXX (et *Apoc.* 19, 15; cf. *HIERONYMVS*, *In Aggaeum*, 1, 11: *Vocatur itaque uel inducitur uiuens sermo Dei, et efficax, et acutus super omnem gladium bicipitem*; *In Is.* 27, 1: *De ore saluatoris gladium bicipitem exire*); pour la même image cf. *AVG. Specul.* 7, 52, 24; *BEDA, In prou. Salomonis*, I, 5, 23; *ALCVINVS, De uirtutibus et uitiiis*, 626. Pour le signifié de *biceps* v. *ThlL* 2, c. 1970 s.v. *biceps*, et notamment *GL* 2, 280, 15-16 (*PRISC. Instit.*): *A capite ... composita ... ut anceps ... biceps* (et 3, 416, 26); *CGL* 2, 29, 51 *GOETZ*; 5, 172, 30, 347, 59 etc.; *GLOSSARIA LATINA*, I, *Ansil.* BI 39 *LINDSAY*: *Biceps: bicapitis*; 40: *Biceps: duo capita habens*; 42: *Bicipites: bis acutat<i>* (*Abstr.*); 44: *Bicipiti: duplici, bis acuto*; 45: *Bicipitis: bis acuti[s]* etc.

<sup>106</sup> La comparaison du dessin de la lettre avec une arme se retrouvera aussi dans les vers de l'*ABC* de Huon le Roi de Cambrai (*HVON LE ROI DE CAMBRAI, Œuvres*, 1: *ABC - Ave Maria - La descriptions des relegions*. Éd. par Artur LÅNGFORS, Paris, Champion, 1913 [1925<sup>2</sup>], 1, pp. 97-98): «Après vous conterai de l'H / Qui par desous d'un pié se lace» et (1, 109-110 LÅNGFORS): «Et hace miels arme resanle / Que nule letre, çou me sanle». L'image (*ivi*, VI *ad loc.*) «se rapporte sans doute à la forme gothique de la lettre (h)»; comme l'écrit Michel Zink (*Le Moyen Âge à la lettre. Un abécédaire médiéval*, Paris, Tallandier, 2004, p. 48) «Il vient de rappeler, dans les vers qui précèdent, la mort violente du Christ, non sans trafiquer quelque peu l'évangile de Jean. Pour pouvoir placer son calembour et faire valoir que H est une arme, il éprouve le besoin, à titre de transition, de dire que par une arme le Christ a été tué: *A glaive morut en crois Dius - 'D'*un coup de lance Dieu est mort en crois'»; v. aussi (*ivi*, 49-50) et *ZUMTHOR, P., art. cit.*, 327-328 (= *op. cit.*, pp. 43-45).

<sup>107</sup> Apuleius ne semble pas s'intéresser au symbolisme dont fait montre une certaine tradition grammaticale envers le dessin des *litterae* (sur cette conception dans la Latinité v. *DESBORDES, F., op. cit.*, pp. 78-80; *EAD., «La pratique» cit.*, 78 sq. avec la bibliographie qui s'y rapporte). Il ne fait pas recours aux interprétations symboliques des traits qui forment <h> attestés par les *De litteris* édités par H. HAGEN (*GL* 8, 303, 15-19): *H muta et consonans interdum nota adspirationis creditur: ideo non adnumerant eam alii cum litteris, eo quod dicitur 'nota' ut homo, quomodo dicitur littera, ut hi mihi, quae duabus uirgulis significatur, quae duo testamenta significant, uetus et nouum, et una recta inter duas illas, quae typum significant inter duas leges*, (*GL* 8, 306, 22-23); *H. Adunationem duorum populorum ex diuerso uenientium esse in Christo nemo quis dubitat*, ni aux remarques sur le <y> pythagoricien, qui depuis Isidore était un thème très connu au Moyen Âge, par exemple de Roger Bacon (cf. *GRÉVIN, Benoît*, «Systèmes d'écriture, sémiotique et langage chez Roger Bacon», *HEL* 24.2, 2002, 75-111) et Jean de Garlande (*Compendium Gramatice*, 308-314 *HAYE*). Il est attentif, au contraire, aux dimensions historique et paléographique de l'écriture, et ce grâce à ses sources grammaticales tardolatines, en particulier Priscien (*Instit. GL* 2, 35, 24-36, 2): *H litteram non esse ostendimus, sed notam*

conceptuel du signe verbal (en offrant ainsi un «Beispiel einer Etymologie, welche die μίμησις nicht im Laute, sondern im Schriftzeichen findet»)<sup>108</sup>.

Au contraire, une ressemblance imitative entre le signifiant phono-acoustique et le contenu semblerait impliquée pour <h> aussi bien dans les interjections *quia affectum significant*, comme cela arrive pour *ah* (Asp. f. 83<sup>v</sup>.2-5: *A nomen uel prae-positio aspiratione caret. a uero interiectio ut ab his differat aspiratur uel quia affectum significat cum aspiratione profertur*) et pour *hei* (Asp. f. 84<sup>r</sup>.3-5: *E ante f g h non reperitur aspiratum et ante i aspiratur in hei interiectione ut ab ei pronomine distet uel quoniam affectum significat cum auctiore spiritu est promendum*), que pour les verbes *halare* (Asp. f. 82<sup>v</sup>.20-22: *Concordat enim in hoc uerbo aspirationis nota cum ipsa uerbi significatione. Halare enim spirare est et halitum spiritum dicimus*)<sup>109</sup>, *hiare* (Asp. f. 85<sup>v</sup>.19-23: *Ante o aspiratur i in hio hias significationis causa quoniam in hiando maior fit spiritus et ut in prima et secunda et tertia persona singulari futuri temporis indicatiui et in prima et secunda et tertia plurali optatiui futuri differat a futuro indicatiui illius uerbi quod est eo is*)<sup>110</sup> et *horrere* (Asp. f. 87<sup>r</sup>.9-11: *Horreo aspiratur ut ipse aspirationis horror cum eiusdem uerbi significatione concordet*).

Dans ces cas où Apuleius évoque la motivation sémantique, <h> signale (*significationis causa*) au niveau graphique un fait phonique et *spiritus* maintient sa valeur métalinguistique parce qu'il indique l'aspiration en tant qu'émission d'air pour l'articulation, à noter au moyen d'une *littera*. Il va sans dire que cela ne signifie pas nécessairement une prononciation aspirée de ces mots latins (même si elle était souvent adoptée dans les écoles); cela suggère plutôt la conscience que la motivation

---

*aspirationis, quam Graecorum antiquissimi similiter ut Latini in uersu scribebant: nunc autem diuiserunt et dextram eius partem supra literam ponentes psiles notam habent, quam Remmius Palaemon exilem, Grillius uero ad Virgilium de accentibus scribens leuem nominat, sinistram autem contrariae aspirationis, quam Grillius flatilem uocat. Pour cette image v. aussi SERGIUS, De littera in Don. (GL 4, 477, 20-26): H propter hoc non nulli excludendam putant, quod magis pro signo adspirationis quam pro littera poneretur. nam quem ad modum Graeci adspirationis notam hanc habent |—, quam δασεῖαν uocant, ad huius similitudinem et ψιλὴν -I, nos his sociatis adspirationis facimus notam H, cuius si medium separet, inuenies notas esse Graecorum, quae contra se positae |— —| notam nobis adspirationis, ut diximus, efficiunt; cf. Explan. in artem Don. (GL 4, 521, 18-20): quo modo et in adspiratione cum nos habemus h, illi aliud signum [significationis] habent, cuius figura talis est, ut est dimidium H.*

<sup>108</sup> STEINTAL, H., *op. cit.*, 1, 353, interprète ce passage à la lumière de Varron (*Ling. Lat.* 5, 117 COLLART): *Vallum uel quod ea uariare nemo posset uel quod singula ibi extrema bacilla furcillata habent figuram litterae V*; cf. les remarques de saint Augustin sur <v> dans les *Principia dialecticae* (PL 32, c. 1413).

<sup>109</sup> C'est seulement dans l'Ars d'Eutyches que l'on peut entrevoir des considérations semblables à celles d'Apuleius (GL 5, 477, 3-7): *In lo desinentia a uel e uel i uocalibus antecedentibus primae sunt coniugationis, ut halo halas, exhalo exhalas, anhelo ... excepto alo alis, id est nutrio, intellectus causa, ut carens graui spiritu etiam coniugatione differat ab eo quod adspiratum primae est coniugationis, halo halas, significans spiro.*

<sup>110</sup> Dans l'Ars du manuscrit de Bergame on peut lire (f. 74<sup>v</sup>.22-24): *Hiems cur debet aspirari? Vt H, quod est signum aspirationis, demonstret quod multae aspirationes, id est multae sufflationes uentorum, sint in illo tempore quod hiems.*

graphique réside, au moins à l'origine, dans un fait d'ordre phonique et non morphologique (c'est-à-dire *derivationis causa*). Cette conscience, très vive dans la pensée grammaticale entre la fin du XI<sup>e</sup> siècle et le XII<sup>e</sup> siècle comme en témoignent Apuleius et l'*Ars* de Bergame, ne semble pas due au hasard; en fait, les raisons de l'intérêt envers ces faits peuvent mieux s'expliquer comme une convergence de suggestions nombreuses, qui viennent d'une attention à certaines filières de la réflexion latine concernant <h>, peut-être renouvelée aussi grâce à l'observation synchronique et à la perception contrastive de phénomènes phonétiques (et graphiques) chez des locuteurs allophones.

#### 4. <H> SIGNVM ASPIRATIONIS

La finalité de l'œuvre d'Apuleius reste fondée sur la dimension orthographique dans ses rapports avec l'étymologie et le critère différentiel, et le thème de l'aspiration y est traité avec un but éminemment graphique. Et bien qu'on admette la diffusion au Moyen Âge d'une articulation aspirée pour les mots latins avec *h* dans certains milieux scolaires —une restitution docte et artificielle par rapport à l'ancienneté de la perte de l'aspiration, mais semblable à celle qui frappe les diphtongues latines (*ae* et *oe*)<sup>111</sup>, toutefois l'intérêt d'Apuleius pour la *proprietas* réside dans la dimension écrite car elle est homogène et cohérente avec des motivations non phoniques. Dans ses traités, en effet, il n'y a pas de traces de la controverse posée par les *grammatici* concernant le statut de l'aspiration<sup>112</sup>, qui avait vu d'une part Marius Victorinus (*Ars GL* 6, 5, 27-28), Charisius (*Ars*, 350, 20-23 BARWICK [*GL* 1, 265, 20-22]), Priscien enclins à la considérer comme une *nota aspirationis*, de l'autre part les grammairiens qui la qualifiaient de *littera*, unité fonctionnelle du

<sup>111</sup> BONIOLI, M., *op. cit.*, 56; STOTZ, P., *op. cit.*, 155 (VII § 117), qui affirme (*ibid.*, n. 1): «Die Unterscheidung zwischen Aspiration und *h*-Schreibung ist grundlegend; die beiden Dinge haben in MA nur wenig miteinander zu tun. Darüber soll die Sprache der Theoretiker nicht hinwegtäuschen: *aspirare* heißt oft (so in dem nachfolgenden Zeit) nicht: "mit einem Hauchlaut aussprechen", sondern: "mit dem Buchstaben *h* schreiben"».

<sup>112</sup> Comme l'observe F. DESBORDES, dans la conscience des grammairiens latins (*op. cit.*, 179), «c'est le statut du phénomène sonore correspondant à H qui est en question. Le signe H correspond bien en effet à quelque chose qui s'entend dans la langue parlée, dont on peut constater l'absence ou la présence, qui peut donc être identifié. La question est alors de savoir si ce phénomène, l'aspiration, est une unité autonome de la langue, ou s'il n'est qu'un mode d'expression des voyelles et de certaines consonnes. Dans le premier cas, on pourra parler de *littera* à propos de H; sinon, on préférera dire *nota*, une marque, une sorte de signal avertissant le lecteur que tel élément linguistique a un mode d'expression particulier». Cette distinction (*ibidem*) «entre *littera* et *nota* a dû être influencée par la comparaison avec le système graphique grec, qui marque l'aspiration et la non-aspiration par des signes particuliers, non intégrés à l'alphabet et placés (éventuellement) au-dessus des lettres, qui sont, elles, censées constituer la partie essentielle de l'écriture: H latin semble être l'équivalent de l'«esprit rude» grec, le petit signe «qui indique que l'on doit produire un son aspiré. La théorie grecque de la prosodie a également joué un rôle, comme on le voit dans un passage de Sergius (*GL* 4, 528, 18) qui démarque un texte où Varron, de son côté, adaptait un traité de Tyrannion», et *ivi*, pp. 179-183.

système graphique pourvue de *potestates*, tandis que Donat était possibiliste (*Ars mai.* 1, 605, 2-3 HOLTZ: *H interdum consonans interdum adspirationis creditur nota*). Parmi ceux-ci, Pompeius (*Comm. Artis Donati*, GL 5, 117, 14-22) avait souligné la fonction métrique de <h> dans le vers virgilien (*Aen.* 9, 610) *terga fatigamus hasta* —argument erroné qui trouvera pourtant un très bon accueil dans la Latinité tardive et au Moyen Âge<sup>113</sup>—, et d'autres grammairiens rappelaient que <H> était utilisé par les Grecs pour noter l'aspiration et que dans ce but, selon la convention latine, <H> déplacé derrière la consonne conservait sa fonction dans les groupes <TH, KH, PH>. Encore plus que Velius Longus (*De orth.* GL 7, 52, 3-53, 4, qui pourtant reconnaît dans l'*adsignificatio* une propriété de <h> grâce à la différence sémantique entre *ira* et *hira*), Terentius Scaurus (*De orth.* GL 7, 22, 17-24, 2) avait considéré <h> comme une unité autonome de la langue du fait de plusieurs raisons: sa nature de *littera* chez les Grecs, sa présence dans l'alphabet latin, le pouvoir de servir d'abréviation, d'être remplacée par une autre *littera* (<f> par exemple, un cas de *conuersio* très bien connu d'Apuleius); enfin, les conditions qui font que <h> entraîne des valeurs différentes selon l'*ordo*, c'est-à-dire selon sa position syntagmatique, devant une voyelle ou derrière une consonne<sup>114</sup>.

Cette dernière argumentation, qui est conforme à une analyse distributionnelle, est explicitée par Priscien, qui qualifiait pourtant <h> de *nota aspirationis*. Dans les *Institutiones grammaticae* il affirme que la diversité phono-acoustique (*uox*) dépend de faits syntagmatiques (*minimum sonet* par rapport à *plus sonat*), qu'il définit avec les adverbes *extrinsecus* et *intrinsicus*<sup>115</sup> selon que <h> précède les voyelles ou suit les consonnes (ce qui arrive pour tous les mots grecs qui commencent par *c, t, p, r*), et il introduit une considération «systémique» de ces mêmes faits,

<sup>113</sup> Cf. aussi AVDAX, *Excer.* (GL 7, 326, 23-25): *Quid de h respondebimus? Quod aspirationis nota, non littera existimatur, sed tamen in metro aliquotiens et littera deprehenditur* et, parmi les auteurs médiévaux, ABBO FLOR. (*Quaest.* 25 GUERREAU-JALABERT): *H uero tantum metro utilis semper absque ullo sono uocalibus preponitur ubi ascribenda uidetur, et consonantibus quibus apponenda est postponitur, ut ab interiore spiritu pinguior proficiscatur*. Sur l'interprétation fautive de ce vers virgilien (soutenue par Theodor Birt) v. en part. LINDSAY, Wallace M., *Die lateinische Sprache. Ihre Laute, Stämme und Flexionen in sprachgeschichtlicher Darstellung*, Leipzig, Hirzel, 1897, pp. 62-70 (réimpr. Hildesheim, Olms, 1984); Id., «*Terga fatigamus hasta*», *CQ* 10, 1916, 97-99; SEELMANN, Emil, *Die Aussprache des Latein nach philologisch-historischen Grundsätzen*, Heilbronn, Henninger, 1885, p. 262; BONIOLI, M., *op. cit.*, p. 55; FILIPPONIO, L., «*Problemi*» *cit.*, 203-218.

<sup>114</sup> Cf. également CORNVTVS, ex Cassiod. *De orth.* (GL 7, 152, 14-16 [= GRF 16]): *Itaque et ante et post h littera cuicumque uocali adiungatur, [non] sonabit. haec enim natura uocalium est, ut ante se aut post se h litterae enuntiationem non impediunt*, et Velius Longus, qui donne à <h> une valeur métrique. Mais pour F. DESBORDES (*op. cit.*, pp. 181-182) «il faut bien avouer ... que les auteurs qui présentent cet argument se fondent peut-être sur une possibilité phonétique, mais nullement sur une réalité du latin, comme d'autres l'ont remarqué (Dionède, GL 1, 423, 20: 'H ne se place jamais après les voyelles, sinon dans l'interjection *ah* manifestant le trouble ou la douleur')». Et *ivi*, pp. 182-183 pour le «test sur une paire minimale» de Velius Longus.

<sup>115</sup> Pour la valeur métalinguistique des adverbes *intrinsicus* et *extrinsecus* par rapport à des circonstances différentes de celles qui concernent <h>, cf. *Thll* 5.2, c. 2084 s.v. *extrinsecus*; 7.2, c. 52 s.v. *intrinsicus*.

lorsqu'il observe que pour le consonantisme ces conditions produisent différentes valeurs sémantiques pour les mots (*GL* 2, 18, 15-19, 8):

*Aspiratio ante uocales omnes poni potest, post consonantes autem quattuor tantummodo more antiquo Graecorum: c t p r, ut «habeo», «Herennius», «heros», «hiems», «homo», «humus», «Hylas», «Chremes», «Thraso», «Philippus», «Pyrrhus». ideo autem extrinsecus ascribitur uocalibus, ut minimum sonet, consonantibus autem intrinsecus, ut plurimum: omnis enim litera siue plus sonat ipsa sese, cum postponitur, quam cum anteponitur, quod uocalibus accidens esse uidetur, nec, si tollatur ea, perit etiam uis significationis, ut si dicam «Erennius» absque aspiratione, quamuis uitium uidear facere, intellectus tamen permanet, consonantibus autem sic cohaeret, ut eiusdem penitus substantiae sit, ut, si auferatur, significationis uim minuat prorsus, ut si dicam «Cremes» pro «Chremes». Vnde hac considerata ratione Graecorum doctissimi singulas fecerunt eas quoque literas, quippe pro τ̣ θ, pro π̣ φ, pro κ̣ χ scribentes. nos autem antiquam scripturam seruauimus<sup>116</sup>.*

Alors que par rapport aux voyelles l'aspiration est considérée comme un *accidens*<sup>117</sup>, son absence (*si tollatur ea*) ne réduit pas la *uis significationis* du mot (*intellectus tamen permanet*), au contraire, sa *cohaerentia* avec les consonnes est substantielle en termes articulatoires, *ut eiusdem penitus substantiae sit*, et entraîne des conséquences fonctionnelles pour l'aspiration, lui attribuant ainsi une valeur «phonologique». De l'absence de l'aspiration (*si auferatur*) dans les séquences avec consonnes *c, p, t, r* découle en effet une différence sémantique (*significationis uim minuat prorsus*) dans des couples de lexèmes, comme Priscien le montre avec l'épreuve de commutation *Chremes* vs. *Cremes* et rappelant la norme graphique latine modelée sur celle du système grec.

Ces renseignements restent un paradigme indiscutable pour la réflexion sur les *litterae* jusqu'au Moyen Âge. On les retrouve dans le passage du *De orthographia* où Cassiodore utilise Priscien (*GL* 7, 208, 4-8: *Adspiratio ante uocales omnes poni*

<sup>116</sup> Cf. *GL* 3, 111, 20-24: *Dicimus praepositiva elementa tam in consonantibus quam in uocalibus ... et aspirationes uocalibus adiunctae in principio syllabarum inueniuntur, ut «habeo, Hermus, hircus, homo, hora, humus, humanus»*. Bien plus tard, Pierre Hélié reprendra le même passage de Priscien (*Summa super Priscianum*, 1, 93, 53-59).

<sup>117</sup> À ce propos Pierre Hélié distinguera entre *aspiratio accidentalis* et *aspiratio substancialis* (PETR. HEL. *Summa super Priscianum*, 1, 93, 64-94, 79): *Vide ergo quod aspiratio preposita uocalibus tam leniter sonat ut accidentalis illis esse dicatur, quoniam, quamuis taceatur aspiratio, adeo parum sonat ut non dicatur mutari dictionis significatio. Si ergo sic proferas «hauris» ab «haurio» ut aspirationem taceas, quantum ad prolationem equiuocatio erit ad «aurem» et «haurire», quamuis scriptura faciat differentiam. Consonantibus uero postposita aspiratio tam aspere sonat ut quasi substancialis esse dicatur, ita, scilicet, ut si taceatur et dictionis significatio mutetur. Si enim «cremes» sine aspiratione pronunciaueris a «cremo» uerbo intelligitur sumi; si aspiretur, proprium nomen erit. Quia ergo consonantibus substancialis erit aspiratio, ideo Greci pro singulis consonantibus aspiratis singulas repererunt figuras, pro th scribentes θ (theta), pro ph φ, pro ch χ, excepto quod pro rh nullam inueniunt figuram. Adeo namque accedit r ad naturam uocalium ut aspiratio substancialis ei esse non dicatur, propter quod etiam dixerunt quidam preponi debere aspirationem consonanti r sicut uocali. Vnde etiam in «rhetor» et «Rhodos» preponebant aspirationem ante r.*

*potest; post consonantes autem quattuor tantummodo ponitur, c t p r, ut habeo Herennius heros hiems homo humus Chremes Thraso Philippus Rhodus. ideo autem h uocalibus extrinsecus adscribitur, ut minus sonent, consonantibus autem intrinsecus, ut plurimum sonent)* et décrit l'*aspiratio* en l'évaluant selon des combinaisons différentes. C'est de l'autorité de Priscien que s'inspirent des œuvres grammaticales des VIII-IX<sup>e</sup> siècles comme le Donatus Ortigraphus, où les considérations *De aspiratione* de Priscien sont citées à la lettre ou presque dans la réponse du *magister* à la question *Vtrum iungitur aspiratio consonantibus?* posée par le disciple (DONATVS ORTIGR. *Ars grammatica*, 32, 660-676 CCCM 40D CHITTENDEN), et où est aussi mentionné Pompeius (33, 694-699): *Potest [scil. H pro littera esse] etiam et facit commonem syllabam apud poetas. Vt Pompeius dicit: H quae aliquando aspiratio est, aliquando littera in syllaba, ut pute: quisquis honus tumuli: hic aspiratio est; terga fatigamus hasta: hic pro littera habetur. Sed quae sit ratio haec, ex ratione syllabarum intellegimus: ubi sit aspiratio, ubi sit littera*<sup>118</sup>. Une distinction identique apparaît aussi plus tard, dans les textes qui traitent de questions proches —souvent aussi communes comme on l'a vu— de celles d'Apuleius concernant l'orthographe, comme les *Artes lectoriae*. Au XI<sup>e</sup> siècle, dans son *Ars lectoria*, Aimeri de Gâtine affirme que *ante uocales debilitatur aspiratio*, tandis qu'après les quatre consonnes *plurimum h asperius sonet* (AIMERICVS, *Ars*, 1, 20 REIJNDERS):

*Ponitur autem (scil. aspiratio) ante uocales et minimum sonat, hoc est: ante uocales debilitatur aspiratio, ut «habito, hereo, hirundo, homo, humus, Hylas», sed «abundare, abiiit» ideo non habent h quoniam «ab» prepositio inest. Consonantibus uero tantum quattuor c, p, r, t postponitur h ut plurimum h asperius sonet, ut «patriarcha, pulchre, philosophus, sophia, Chremes, Rhenus, Thraso, Themis, Athlas, Tharse»*<sup>119</sup>.

<sup>118</sup> Cf. PS. SERGIUS, *De littera in Don. GL* 4, 476, 27-30: *His etiam adspirari solis quosdam ideo existimare dixit, quod non solum tunc h praepositur, quotiens uocalis sequitur, sed etiam aliqua consonans, ut Thraso. uocalibus uero praepositur, ut hasta heros hircus homo humus; REMIGIUS AVTISS. In Don. artem mai. (GL 8, 224, 8-10): Sed uocalibus aspiratio anteponitur, consonantibus uero postponitur. Dans son commentaire à l'*Ars maior* de Donat, MURETACH écrit (*In Don. artem mai.* 1, 14, 29-40 CCCM 40A HOLTZ): *Atque his solis aspirari quidam existimant (367, 21). Cum autem dicit «his solis», id est uocalibus, «posse aspirari quidam existimant», ille non existimat hoc, quia et aspiratur c consonans apud Latinos ut pulchre et brachium et cetera his similia. Sed hoc interest, quando uocalis recipit aspirationem et quando consonans c, quod uocali anteponitur aspiratio, consonanti uero postponitur, et abstracta a consonante aspiratione minuitur sensus, ut est bracium, a uocali uero ablata, minimi, ut omo. Et consonantibus postponitur aspiratio, ut plurimum sonet, uocalibus autem anteponitur, ut minimum (cf. 3, 200, 51-201.68).**

<sup>119</sup> Cf. SIGVINVS, *Ars*, 1, 46 KNEEPKENS - REIJNDERS: *Item sciendum quoniam h preposita uocalibus minimum sonat «habeo, hereo, hilaris, homo, humus, Hilas» ... Cum autem consonantibus postponitur, plurimum sonat, ut 'Chremes, Pheton, Rhenus, Lethes'. Nam his quattuor postponitur. Rappelons également le texte d'Abbon (v. supra n. 113) et celui de Jean de Garlande (*Ars lectoria Ecclesie*, vv. 728-730 MARGUIN-HAMON): *H sensum mutat, si sit subtracta sonanti, / sed non uocali, sit testis Herennius istis. / Immo Chremes, aliud petit aspirata notare (cf. la glose ad vv. 724-728: Cum h conjungitur cum consubstante aliqua, si subtrahatur, mutat sensum, ut «nothus». Subtrahatur h, remanet «notus», et sic mutatur sensus. Sicut «Chremes» proprium nomen si subtrahatur h, remanet uerbum, sc. «cremes»).**

Ces observations montrent la continuité d'une conception «protophonologique» non seulement dans la tradition grammaticale qui s'intéressait aux *litterae* en tant qu'à une des premières étapes de la connaissance du latin et un passage obligé du savoir artigraphique, mais aussi (et ceci paraît plus intéressant) dans une typologie de textes qui s'occupent spécifiquement de questions souvent liées à l'orthographe, telles que la prosodie et la lecture. Il est donc permis de supposer que dans un contexte savant soucieux des faits concernant l'aspiration comme celui auquel appartient Apuleius (qui considérait Priscien comme l'*auctoritas* grammaticale et parlait de *nota aspirationis*), les contenus qui ont été transmis en héritage constituent des connaissances acquises et l'occasion pour une réflexion ultérieure, en matière de phonétique aussi. Le *magister* en témoigne non seulement à propos de la graphie des mots grecs<sup>120</sup>, mais surtout lorsqu'il souligne la diversité fonctionnelle du *signum* <h> selon le même critère distributionnel hérité de la tradition latine (comme <h> dans *homo*, *hostis*, *halare*, *hiare* et *horrere*), lorsqu'il fait attention à certaines situations de *commutatio litterarum*; enfin, lorsqu'il montre une sensibilité 'contrastive' envers des circonstances graphiques, reflet de la diversité de prononciation (et de notation graphique) qu'on pouvait percevoir chez des locuteurs en langues vernaculaires<sup>121</sup>.

#### 4.1. Les *barbarae dictiones*

La perception d'articulations phoniques étrangères, dues au contact avec des alloglottes, ainsi que la conscience des autonomies et des différences entre systèmes graphiques représentant des idiomes divers peuvent avoir rendu encore plus vive la sensibilité d'Apuleius à l'égard du thème de l'aspiration. Il ne faut pas méconnaître

<sup>120</sup> Asp. f. 90<sup>r</sup>.6-14: *Media aspirationis nota post unam semiuocalem dumtaxat que est r et post tres mutas locatur que sunt p c t. Post p igitur locatur in exordio scilicet omnium graecarum dictionum et in medio si r fiunt terminata ut rhet<h>or, rheda, rhesina, Pirhrus. Quando uero aspiratio locatur post c aut erit c capitalis sillabe ut chereas aut s praecedet eam ut pascha aut sequetur eam queuis uocalium ut charon chorus.*

<sup>121</sup> Sur l'attention médiévale aux thèmes de la description phonétique et au statut de la *uox* v. PERCIVAL, Keith W., «On the Extent of Phonetic Knowledge in the Middle Ages», dans ASBACH-SCHNITKER, Brigitte - ROGGENHOFER, Johannes (éd.), *Neuere Forschungen zur Wortbildung und Historiographie der Linguistik*. Festgabe für Herbert E. Brekle zum 50. Geburtstag, Tübingen, Narr, 1987, pp. 271-286; BURNETT, Charles, «Sound and its Perception in the Middle Ages», dans BURNETT, Charles - FEND, Michael - GOUK, Penelope (éd.), *The Second Sense. Studies in Hearing and Musical Judgement from Antiquity to the Seventh Century*, London, The Warburg Institute - University of London, 1991, pp. 43-69; ROSIER, Irène, «Le commentaire des *Glosulae* et des *Glosae* de Guillaume de Conches sur le chapitre *De Voce* des *Institutiones Grammaticae* de Priscien», *CIMAGL* 63, 1993, 115-144; WOLLOCK, Jeffrey, *The Noblest Animate Motion. Speech, Phisiology, and Medicine in pre-Cartesian Linguistic Thought*, Amsterdam - New York, Benjamins, 1997; PÉREZ RODRÍGUEZ, Estrella, «Speculations about the *potestas litterarum* in Medieval Grammar (11th through 13th Centuries)», *HistL* 29.3, 2002, 293-327; EAD., «La doctrina de Prisciano sobre la letra según sus comentaristas del s. XII», dans PÉREZ GONZÁLEZ (éd.), *Actas del III Congreso Hispánico de Latín Medieval (León, 26-29 de septiembre de 2001)*, León, Universidad de León, 2, pp. 2002, pp. 661-670; GRONDEUX, A., «*Corpus dicitur quidquid uidetur et tangitur*: origines et enjeux d'une définition», *Voces* 14, 2003, 49-50.

les conséquences de ces phénomènes dans la réflexion sur l'écriture de <h> chez un *magister* d'une aire linguistique romane comme Apuleius. Il manifeste en effet une compétence remarquable en matière de tradition graphique latine mais est aussi très soucieux d'en observer les différences avec d'autres *scriptae* dont il montre qu'il a une certaine conscience si ce n'est une certaine familiarité. Ses observations, en effet, témoignent du polymorphisme graphique dans la pratique écrite latine de l'Italie du Nord entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, où «grafie nuove ... attestano inequivocabilmente l'esistenza di suoni nuovi nella pronuncia del latino scritto e insieme tradizioni scritte "medievali", diverse rispetto a quelle "classiche"»<sup>122</sup>, et pourraient aller s'ajouter aux «nombreuses mentions éparses dans les textes de toute nature» qui «attestent un intérêt constant pour les phénomènes langagiers latins et vernaculaires»<sup>123</sup>.

En matière d'aspiration Apuleius montre une attention remarquable pour l'écriture de noms des *transalpini* et qui dérive d'une connaissance —directe et personnelle ou indirecte quelle qu'elle soit— de faits tant phono-acoustiques que graphiques concrets qui concernent l'*aspiratio* (à l'initiale du mot devant une voyelle) et sa notation dans l'onomastique des *barbari* (*Asp.* f. 88<sup>r</sup>.12-22):

*Barbarorum uero dictionum siquas in usum nostrum admittimus eas dumtaxat aspirare debemus quas auctoritate eiusdem lingue peritorum aspirandas nouerimus ... Ita Henricus, Hubertus et quaedam aliorum uirorum nomina quae moderno a transalpinis accepimus aspiramus. quoniam constat testimoniis eiusdem linguae peritorum quod haec nomina ab eisdem transalpinis non sine asperitate spiritus proferantur. Sunt tamen qui putant huiusmodi uocabula egregiorum uirorum honoris gratia aspirari ideo quod ipsum generale honoris uocabulum non sine aspiratione notatur*<sup>124</sup>.

<sup>122</sup> MARASCHIO, Nicoletta, «Grafia e ortografia: evoluzione e codificazione», dans SERIANNI, Luca - TRIFONE, Pietro (éd.), *Storia della lingua italiana. 1. I luoghi della codificazione*, Torino, Einaudi, 1993, p. 149, avec la bibliographie qui s'y rapporte.

<sup>123</sup> GRONDEUX, A., «Le latin et les autres langues au Moyen Âge: contacts avec des locuteurs étrangers, bilinguisme, interprétation et traduction (800-1200)», dans BURY, E., *Tous vos gens cit.*, 53 et 54: «Tout locuteur médiéval du latin est en effet confronté à la coupure entre langue maternelle et langue seconde, et ce d'une façon différente selon qu'il appartient ou non à l'aire romane: c'est dire si la question des langues est centrale au Moyen Âge, dans un monde éclaté où la communication ... n'apparaît pas toujours facile». Dans cette étude très intéressante et très documentée, Anne Grondeux a observé les rapports entre latin et langues vernaculaires du début du 800 au 1220, en se rattachant au travail magistral de Serge LUSIGNAN (*Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*. Paris - Montréal, 1986) et portant l'attention aux procédés de latinisation de l'onomastique germanique que, par exemple, témoigne le chapitre *De patronimicis et possessiuis* du *Liber in partibus Donati* de Smaragde-de-Saint-Mihiel (10, 237 sq. CCCM 68 LÖFSTEDT - HOLTZ - KIBRE).

<sup>124</sup> BIONDI, L., «Per uno studio» *cit.*; le phénomène concerne aussi l'écriture des diphtongues et il est l'objet d'une contribution spécifique, en préparation. Avec l'autre motivation (*Sunt tamen qui putant huiusmodi uocabula egregiorum uirorum honoris gratia aspirari ideo quod ipsum generale honoris uocabulum non sine aspiratione notatur*), Apuleius renvoie encore une fois au principe d'ordre sémantique, et 'sociolinguistique' aussi, de la *significationis causa* en observant que le recours à <h> dans l'écriture des noms *egregiorum uirorum* serait légitime *honoris gratia* (avec <h> comme dans <honor>).

Il en appelle donc à l'autorité et à la compétence des *periti* qui confirment pour l'onomastique étrangère, récemment entrée dans l'usage roman (*Ita Henricus, Hubertus et quaedam aliorum uirorum nomina quae moderno a transalpinis accepimus aspiramus*), la nécessité du signe <h-> devant une voyelle pour noter une prononciation perçue comme différente chez ces mêmes locuteurs *transalpini* s'exprimant dans leur langue maternelle (*non sine asperitate spiritus proferantur*). Dans ce cas, donc, <h-> reçoit une motivation du fait qu'il doit représenter un fait sonore concret: la fricative laryngale germanique devant une voyelle au début d'un mot<sup>125</sup>, qui dans l'aire romane à laquelle appartient Apuleius était un phénomène étranger, même si elle pouvait être considérée comme étant proche de l'*aspiratio* latine ancienne telle que les sources grammaticales le laissaient supposer.

Cette perception est caractéristique, par exemple, de la culture linguistique italienne encore dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, comme l'atteste Boncompagno de Signa<sup>126</sup>:

*Item nota quod omnia propria nomina uirorum et mulierum in quorum principio est uocalis prima sillaba, secundum Teotonicorum consuetudinem aspirantur. Sane Teotonici ex natura ydiomatis proprii aspere uerba proferunt. Quare frequenter dictiones aspirant et asperius pronunciant aspiratas. Aspirantur etiam apud eos Henricus et Hermannus et similia, et illos in aspiratione tali aliquando imitatur ... Teotonici de tribus uocalibus aspiratis faciunt unam interiectionem dolentis uel plorandis, uidelicet hahuhe ...*<sup>127</sup>.

<sup>125</sup> Pour une analyse de ces cas v. BIONDI, L., «Per uno studio» *cit.* avec bibliographie, notamment THUROT, Ch., *op. cit.*, p. 141. Dans ces mêmes conditions se conserve en français la fricative laryngale germanique, qui n'existait pas dans le fonds latin du gallo-roman et qui avait été introduite par les Francs «attraverso parole come \*hapja > fr. hache» et étendue aussi «nell'uso dei chierici anche ad h- latina» (BONIOLI, M., *op. cit.*, p. 58), v. NYROP, Kristoffer, *Grammaire historique de la langue française 1. Histoire générale de la langue française. Phonétique historique*, Copenhague, Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag, 1904<sup>2</sup>, p. 11 § 8, 426-427 §§ 481-482; BOURCIEZ, Édouard, *Précis historique de phonétique française*, Paris, Klincksieck, 1958<sup>9</sup>, pp. 112-114; STOTZ, P., *op. cit.*, p. 155, 158 (VII § 118.6): «Das in seinen Ursprüngen deutlich artikulierte anlautende germ. h- mag zwar, etwa im nördlichen Frankreich, der Aussprache von h- in lat. Wörtern erneut Auftrieb gegeben haben, ist aber in germ.-lat. Lehnwörtern dann doch oft auch gefallen - innerhalb Frankreichs im Süden weitergehend als im Norden».

<sup>126</sup> THUROT, Ch., *op. cit.*, p. 534; d'après VINEIS, Edoardo - MAIERÙ, Alfonso, *La linguistica medioevale*, dans LEPSCHY, Giulio C. (éd.), *Storia della linguistica*, Bologna, Il Mulino, 2, 1990, p. 98: «si tratti della vera e propria aspirata [h], del colpo di glottide o dell'aspirazione che accompagna la produzione delle occlusive sorde iniziali di parola».

<sup>127</sup> V. aussi PERCIVAL, K. W., *art. cit.*, 277-278; BANNIARD, Michel, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident latin*, Paris, Études Augustiniennes, 1992; Id., «Changements dans le degré de cohérence graphie/langage: de la notation du phrasé à la notation de la phonie (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)», dans ZACCARELLO, Michelangelo - MAIDEN, Martin (édd.), *The Early Textualization of the Romance Languages: Recent Perspectives. Atti del Convegno di Oxford 23-24 marzo 2002 Trinity College e Pembroke College, Medioevo romanzo*, 27.2, 2003, pp. 178-199 avec bibliographie; les contributions recueillies dans LUCKEN, Christopher - SÉGUY, Mireille (édd.), *Grammaire du vulgaire. Norme et variations de la langue française, Médiévales 45*, 2003, et dans GARRISON, Mary - ORBÁN, Árpád - MOSTERT, Marco (édd.), *Spoken and Written Language: Relations between Latin and the Vernaculars in the Earlier Middle Ages*.

Elle était toutefois déjà bien vivante déjà au tournant des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles dans certains milieux savants de l'aire romane, car le *magister* de l'*Ars* du manuscrit de Bergame traite ce sujet (ms. MA 144, f. 67<sup>r</sup>.19): *quia illa dictio que aspiratur tracta est a barbaris apud quos aspirationes sonant etiam ante uocales ut prae-hendo*, en explicitant la diversité des conditions syntagmatiques, qui *apud barbaros* admettent l'aspiration *etiam ante uocales* et dont le système graphique permet de noter un fait phonique concret grâce à une *littera*.

Dans le syncrétisme entre tradition grammaticale latine, pensée linguistique médiévale et exégèse chrétienne, on peut reconnaître l'empreinte de l'ouvrage d'Apuleius, *compendium* scolaire montrant la perméabilité d'un milieu professionnel soucieux des thèmes orthographiques à la réflexion sur le langage, sur les langues et sur l'étymologie. Pour Apuleius aussi, qui travaille antérieurement au paradigme modiste, peuvent s'appliquer les analyses de Howard R. Bloch: «l'histoire, la grammaire (interne comme externe) et la théologie sacramentelle du haut Moyen Âge sont informées par un modèle commun sous-jacent; il suppose l'action déterminante d'un commencement absolu dont l'unité s'oppose à la multiplicité qui en a découlé, et il conduit à mettre l'accent sur les relations organiques continues entre les parties multiples et le tout ontogénique ... le désir ardent de retrouver la totalité perdue d'une origine généalogique et linguistique se transforme en une théologie de l'histoire où l'union du Fils et du Père s'identifie avec l'union sacramentelle du signifiant et du signifié»<sup>128</sup>.

---

*Papers from the Second Utrecht Symposium on Medieval Literacy*, Turnhout, Brepols, à paraître. V. aussi GRONDEUX, A., «La question» *cit.* et les contributions de Benoît GRÉVIN («L'historien face au problème des contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle): espace ouvert à la recherche. L'exemple de l'application de la notion de diglossie»), Serge LUSIGNAN («La résistible ascension du vulgaire: persistance du latin et latinisation du français dans les chancelleries de France et d'Angleterre à la fin du Moyen Âge»), Ruedi IMBACH et Irène ROSIER-CATACH («De l'un au multiple, du multiple à l'un: une clef d'interprétation pour le *De vulgari eloquentia*») parues dans *MEFRM* 117.2 *cit.*

<sup>128</sup> BLOCH, H. R., *op. cit.*, pp. 79-80.